

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 7 AOUT 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Notre prime.—Les professions, le commerce et l'industrie, par L.-O. David.—Les conséquences, par A. Gélinas.—Cà et là, par Delta.—L'indépendance commerciale, par A. Gélinas.—Les Bonaparte.—Nos gravures.—Choses et autres.—Poésie : Un ange, par Nérée Beauchemin.—Brutus, par A. B. C.—Poésie : Élégie, par J. B. Caouette.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—La misère à Paris.—Renan rappelant ses impressions de collège.—Conseils aux mères.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'hon. Théodore Robitaille; L'hon. Luc Letellier de St. Just; La frégate française *La Galissonnière* et son compagnon *La Bourdonnais*; Le prince impérial attaqué par les Zouaves; Feuilles du prince impérial; Arrivée du cortège à la porte de la chapelle de Ste Marie à Chislehurst; Qui va là ?

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES PROFESSIONS, LE COMMERCE ET L'AGRICULTURE

Le barreau commence à s'alarmer de l'encombrement qui le menace. Comme en 1864, on se rue de tous côtés dans une profession qui renferme plus d'illusions que d'avantages réels. Il arrivera ce qui est arrivé à cette époque : l'encombrement abaissera le niveau de la profession, engendrera le malaise, la misère même. On luttera, on aura recours aux expédients pour vivre, on se découragera et on finira par s'en aller; on verra des jeunes gens de talent accepter les positions les plus humbles, se résigner à tout faire plutôt que de rester avocats sans cause.

Avant que le mal soit trop grand, nous croyons devoir élever la voix, comme nous l'avons fait en 1870 et 1871, pour signaler encore une fois le danger qui menace le barreau et ceux qui y entrent maintenant en aussi grand nombre. En 1870, nous avons entrepris une croisade pour démontrer le besoin que nous avions d'éducation pratique, afin que notre jeunesse pût prendre une place honorable et avantageuse dans le commerce et l'industrie. Toute la presse nous aida dans cette croisade, et l'instruction pratique fit en peu de temps de grands progrès. On avait beaucoup de peine auparavant à trouver des Canadiens-français connaissant la télégraphie, la sténographie, la tenue des livres, le génie civil; aujourd'hui, il y en a des centaines. Les jeunes gens, au lieu de se ruer dans les professions, purent alors se faire d'excellentes positions dans le commerce et l'industrie, et montrer que là comme dans les professions, ils étaient capables de tenir tête à la jeunesse anglaise du moment qu'ils avaient l'instruction nécessaire. Malheureusement, la crise financière étant arrivée, les emplois étant devenus plus difficiles à avoir, les jeunes gens, ne sachant de quel côté tourner la tête, se sont jetés dans les professions, dans le barreau surtout.

"Que voulez-vous que nous fassions ?" disent-ils.

Question grave ! Que veut-on qu'ils fassent, en effet ? En 1870, nous répondions : entrez dans le commerce, l'industrie, les banques, les bureaux d'assurance et de télégraphie, dans ce monde d'affaires où toutes les bonnes situations sont entre les mains des Anglais. Aujourd'hui, toutes les carrières sont encombrées, la gêne, la misère règnent partout.

Il ne reste réellement qu'une seule issue, un seul débouché aux flots pressés de cette jeunesse intéressante; c'est la plus ancienne, la plus humble, mais c'est toujours la meilleure.

Est-il besoin de dire que nous voulons parler de l'agriculture ?

Cultiver, coloniser, tel doit être plus que jamais le programme, le but de ceux qui s'intéressent au bonheur de leurs compatriotes, à l'avenir de leur pays.

Aux parents donc qui dépensent tant d'argent pour faire de leurs enfants des avocats, des médecins ou des notaires, nous dirons : faites en donc plutôt des cultivateurs, des colons; achetez-leur des terres et procurez-leur les connaissances et moyens nécessaires pour les défricher et cultiver. C'est le plus grand bien que vous pourriez leur faire, le meilleur moyen de leur assurer une existence utile et heureuse.

On parle souvent des labours et des

misères du colon, du laboureur; qu'ils nous permettent de leur dire que ce n'est rien comparé aux souffrances et aux humiliations de l'homme instruit obligé de faire bonne figure quand la gêne est à son foyer, la misère à la porte de sa maison.

S'ils savaient combien il y a d'hommes de profession, de députés, de ministres même qui voudraient s'être livrés à l'agriculture et à la colonisation, qui échangeaient avec empressement leurs bureaux et leurs fauteuils pour de bonnes terres à moitié défrichées même ! Sans doute, quand un enfant montre des aptitudes spéciales, des talents remarquables, et que les parents peuvent, sans nuire à leurs autres enfants, le faire instruire, ils font bien; mais nous n'hésitons pas à dire que partout au sein de la famille, dans les écoles et les collèges, on doit tourner les esprits des enfants vers la culture de la terre, vers la colonisation. C'est le devoir des pères de famille, des instituteurs, de tous ceux qui ont la direction de la jeunesse, de même que c'est le devoir des gouvernements de tout faire pour aider ce mouvement patriotique.

En face de la misère qui écrase le commerce et l'industrie et menace les professions, tous ceux qui aiment leurs enfants et leur pays doivent chercher le salut de la famille et de la société dans l'agriculture, la colonisation et l'instruction agricole. La protection, le libre-échange, les systèmes en apparence les plus sûrs auxquels on a recours pour ramener la prospérité, peuvent manquer en tout ou en partie—chaque époque, d'ailleurs, a ses besoins; seules, à l'heure qu'il est l'agriculture et la colonisation donneront pleine et entière satisfaction et rendront au centuple tout ce qu'on fera pour les développer.

L.-O. DAVID.

LES CONSÉQUENCES

L'affaire Letellier, qui est enfin réglée et qui est devenue une chose du passé, devra avoir des conséquences importantes pour l'avenir. Toute cette crise, qui a duré près de dix-huit mois, a donné lieu à des débats nombreux, dans les Chambres, dans la presse et sur les *hustings*. Les questions soulevées ont été traitées à fond, discutées à satiété. Si l'opinion, pour plusieurs, n'a pu se former parfaitement sur les points en litige, c'est que la dispute était trop animée, trop bruyante, et que l'esprit de parti s'y mêlait à trop forte dose. Quoi qu'il en soit, le doute ne saurait exister maintenant, quand à la signification des clauses de la constitution qui se rapportent au cas de M. Letellier. Ces clauses ont été interprétées par les autorités compétentes dans un sens qui devra être accepté et qui devra servir de précédent. Il est heureux qu'il en soit ainsi. Ce sont des sujets de querelle de moins pour l'avenir, et l'éclaircissement de points d'une importance vitale.

Il résulte de la destitution de l'hon. M. Letellier dans les circonstances où elle s'est faite :

1o. Que les lieutenants-gouverneurs sont les officiers du gouvernement fédéral, et que celui-ci a le pouvoir de les destituer pour cause pendant les cinq premières années de leur administration, et de les révo-

quer purement et simplement au bout de cinq années;

2o. Que le parlement fédéral a le droit de contrôler le gouvernement dans l'exercice de ce pouvoir comme dans le cas de la révocation de tout autre fonctionnaire de l'état, et que, si ce n'est pas lui qui prend l'initiative, comme dans la circonstance présente, il doit être spécialement informé de la décision adoptée par l'exécutif dès l'ouverture de la session qui suit;

3o. Que les lieutenants-gouverneurs, dans la province soumise à leur autorité, doivent se tenir complètement en dehors des luttes de partis, respecter le droit absolu de la majorité à gouverner, accepter les ministres que lui désignent cette majorité et les garder en charge tant qu'ils conservent la confiance de la Chambre;

4o. Que cette règle est stricte, et que le renvoi par un lieutenant-gouverneur d'un ministre possédant la confiance de la majorité, constitue une violation de la constitution et est une des causes qui peuvent être assignées à la révocation de cet officier;

5o. Que les provinces ont, par conséquent, le contrôle entier de leurs propres affaires, et que le lieutenant-gouverneur ne doit pas s'en mêler, mais, qu'en revanche, elles n'ont rien à voir dans ses rapports avec les autorités fédérales, et que sa personne peut et doit leur être indifférente;

6o. Que le gouverneur-général, nommé par les autorités impériales, est, vis-à-vis des ministres fédéraux, dans la même position que le lieutenant-gouverneur vis-à-vis des autorités locales, qu'il doit accepter leurs avis en toutes circonstances et se contenter de régner sans gouverner;

7o. Que le gouvernement impérial ne se reconnaît pas le droit d'intervenir dans l'administration de nos affaires intérieures; qu'il nous reconnaît le droit à la jouissance pleine et entière du régime de gouvernement responsable, et entend que ce droit soit respecté par les gouverneurs qu'il nous envoie.

Les événements dont nous pouvons tirer ces conclusions ont commencé par le renvoi du ministère de Boucherville, le 2 mars 1878, et se sont terminés par la destitution de M. Letellier, le 25 juillet 1879. Dans l'intervalle, le parlement fédéral a passé condamnation sur l'acte de M. Letellier; le ministère, se conformant à la volonté de la Chambre, a recommandé au gouverneur-général la révocation de M. Letellier; le gouverneur-général a refusé de suivre cet avis et a référé la cause en Angleterre; le gouvernement impérial a refusé d'intervenir et a renvoyé l'affaire ici avec instructions au gouverneur-général de suivre l'avis de ses ministres; et enfin le gouverneur-général a sanctionné la décision des ministres basée sur celle du parlement. La position des différents pouvoirs, leurs attributions, leurs droits et obligations ont été clairement établis et définis. C'est un résultat d'une gravité exceptionnelle, et qui vaut bien la crise qu'il a coûtée au pays.

Tout récemment, la Chambre locale a cru qu'il entrait dans ses attributions de se prononcer sur le cas du lieutenant-gouverneur, et elle a émis l'opinion qu'elle pouvait, par son approbation, couvrir la responsabilité de celui-ci. Mais cette doctrine n'a pas été acceptée, et un principe tout différent a été reconnu, savoir, que les lieutenants-gouverneurs ne sont aucunes-

ment responsables de leurs actes aux législatures, que celles-ci n'ont pas à les juger ni à faire l'appréciation de leur conduite, mais que cette dernière tâche appartient exclusivement au gouvernement fédéral—d'où il suit que la Chambre de Québec, qui s'est prononcée sur l'acte du 2 mars en cette circonstance, pour approuver le lieutenant-gouverneur, a excédé ses attributions. Cette question étant du ressort des autorités fédérales, c'est par ses représentants à la Chambre des Communes, et non par ses représentants à la Chambre locale, que le peuple de la province devait faire connaître son opinion à ce sujet.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

M. Desjardins se retire du *Nouveau-Monde* et M. Houde devient seul propriétaire de ce journal.

* *

Les sauvages du Nord-Ouest ont faim ; ils s'assemblent, demandent à manger et menacent de se fâcher si on ne leur en donne pas assez. La situation du gouverneur Laird et de sa suite pourrait bien devenir dangereuse.

* *

L'hon. M. Letellier a quitté Spencer Wood et est parti pour l'Ouest avec M. Gauthier, son secrétaire. On croit qu'il désire voir M. Blake et le consulter sur la constitutionnalité de la nomination de l'hon. M. Robitaille comme lieutenant-gouverneur. Il se retirera ensuite à la Rivière-Ouelle, où il possède une belle propriété.

Plusieurs députés lui ont offert de résigner en sa faveur ; on nomme entr'autres : M. Bouthillier, député de Rouville, et M. Gagnon, de Kamouraska.

Mais il a refusé, disant qu'il lui fallait s'occuper de rétablir sa santé avant de rentrer dans la politique. D'ailleurs, on croit qu'il préférerait siéger à Ottawa qu'à Québec, et que, dans ce cas-là, M. Dumont se retirerait en sa faveur.

Des citoyens de Québec lui ont présenté une adresse, samedi dernier, sur l'esplanade, et des discours ont été prononcés.

* *

C'est M. Fabre qui a fait le plus de mal à M. Letellier et à ses amis, en publiant dans l'*Événement* des articles d'autant plus dangereux qu'ils étaient modérés, bien écrits et revêtus de toutes les apparences de l'impartialité. M. Fabre dit que l'autonomie des provinces, loin d'être mise en danger, est consacrée par la démission de l'hon. M. Letellier, puisque le gouvernement fédéral s'est lié les mains en posant comme principe que les lieutenants-gouverneurs seront inattaquables et inviolables, lorsqu'ils suivront l'avis de leurs ministres. Mais les journaux libéraux répondent à cela en disant que les lieutenants-gouverneurs s'occuperont plus d'être en accord avec le gouvernement fédéral qui peut les destituer, qu'avec leurs ministres qui ne pourront rien leur faire, et que, dans un cas de conflit entre les deux pouvoirs, le lieutenant-gouverneur sera obligé de faire les affaires du gouvernement fédéral, s'il ne veut être remplacé par un gouverneur plus complaisant.

Ces articles de M. Fabre prouvent qu'il passe du côté conservateur : c'est une perte considérable pour le parti libéral, plus grande que ne pensent beaucoup de gens peu clairvoyants.

* *

Une assemblée avait lieu, il y a quelques jours, dans le Nouveau-Brunswick, pour considérer si l'annexion n'était pas le seul moyen efficace de ramener la prospérité dans le Canada. Il y a quelques jours, un journal de l'île du Prince-Edouard attribuait la dépression des affaires dans cette île à la Confédération. Le *Post*, de Montréal, abordant ce sujet épique de l'annexion, dit :

Politiquement et socialement, nous y perdrons, mais commercialement nous y gagnerions beaucoup.

La *Gazette de Sorel* ajoute, elle, en le citant :

Notre confrère a raison. Nous pensons aussi que nous pouvons avoir tous les avantages de l'annexion sans en éprouver les inconvénients qu'il signale.

Il n'y a pas de doute que si la misère continue, le peuple, après avoir fait l'épreuve de la protection, demandera autre chose. Nous voyons avec plaisir que le gouvernement fédéral s'occupe activement de nous obtenir le droit d'établir des relations commerciales avec les pays européens, et de nous procurer des marchés.

Mais pouvons-nous jamais nous passer du marché américain ?

Question importante qui exigera une solution avant longtemps.

Et ce marché, comment l'avoir ?

Question difficile à résoudre.

Suffrait-il d'offrir aux Américains d'adopter leur tarif, et l'Angleterre nous laisserait-elle faire un pareil marché avec nos voisins à son détriment ?

Questions graves !

Viendra-t-il un temps où ce marché nous sera si nécessaire que, pour l'avoir, on consentira à s'annexer ?

Question plus grave encore !

Entreprendre de discuter ces questions serait chose difficile, dangereuse et prématurée.

* *

Rien de curieux comme la diversité des appréciations suscitées par la démission de l'hon. M. Letellier. Pour les uns, c'est un désastre national et politique, la consécration d'un principe de mort pour la province de Québec ; pour les autres, c'est le salut, la délivrance, la réhabilitation de notre province. Les conservateurs crient : *Alléluia ! Alléluia !* la province est sauvée ! les droits du peuple sont vengés !—les libéraux crient : malheur ! trois fois malheur ! et disent que c'est le *libera* qu'il faut chanter sur la tombe de l'autonomie et de l'indépendance de la province.

"Letellier est un tyran !" disent les uns. "C'est un sauveur !" s'écrient les autres—et ainsi de suite...

Jamais on ne vit pareille cacophonie, contradictions et interprétations aussi différentes à propos d'un fait assez simple.

Le gouvernement responsable et l'autonomie des provinces sont pour jamais assurés, disent les conservateurs, parce que la démission de l'hon. M. Letellier consacre comme principe que les lieutenants-gouverneurs devront toujours, à l'avenir, être d'accord avec leurs ministres et la Chambre.

Le gouvernement responsable et l'autonomie provinciale sont brisés, répondent les libéraux, puisque les lieutenants-gouverneurs devront, à l'avenir, être d'accord surtout avec le gouvernement fédéral, dont ils seront les officiers, et qui pourra les démettre s'ils ne lui conviennent pas et n'agissent pas suivant ses désirs.

Les journaux libéraux en général, tout en trouvant la conduite du gouverneur-général étrange et contradictoire, s'en prennent surtout au gouvernement fédéral et aux autorités impériales. Ne sachant comment faire face à la situation, ils demandent que le peuple s'assemble et pétitionne pour demander qu'on interprète ou amende la constitution de manière à rendre les lieutenants-gouverneurs et les législatures locales indépendants du pouvoir fédéral. Quelques-uns croient que les lieutenants-gouverneurs devraient être payés à l'avenir par le gouvernement qui les nomme, les destitue, les emploie, et dont ils sont les véritables officiers. Les programmes ne manquent pas, mais aucun encore n'est adopté.

Le *Globe* et les journaux libéraux des autres provinces soutiennent aussi que la destitution de l'hon. M. Letellier met en danger l'indépendance et l'autonomie des provinces.

On parle de banquets et de démonstrations des deux côtés, de souscriptions au profit de l'hon. M. Letellier et de démonstrations en l'honneur de M. Langevin. Ici on brûle en effigie Sir John, là on en fait autant à l'hon. M. Letellier. DELTA.

L'INDÉPENDANCE COMMERCIALE

Comme on le sait déjà, sir A. T. Galt est parti pour l'Europe en même temps que sir John Macdonald. Il va remplir en Angleterre des fonctions importantes. Il sera l'agent général et le représentant officiel et accrédité du gouvernement canadien à Londres. Il a, en outre, une autre mission, celle de continuer ou de reprendre les négociations qu'il avait déjà entamées auprès de quelques gouvernements étrangers, lors de son dernier voyage en Europe, et qu'il fera cette fois par l'entremise du gouvernement anglais.

La *Minerve* publie à ce sujet des renseignements qu'elle dit puisés à source officielle. Le ministère aurait obtenu de la métropole le privilège de faire représenter le Canada dans tous les traités de commerce qu'elle fera avec les pays étrangers. Sir A. T. Galt sera chargé, dans ces cas, de faire valoir les intérêts canadiens et servira d'intermédiaire. Le gouvernement fédéral se mettra en rapport, par son représentant à Londres, avec les gouvernements qui ont avec l'Angleterre des traités de commerce auxquels il serait avantageux pour le Canada de participer.

Ce serait, à peu de chose près, l'indépendance commerciale. Jusqu'ici, l'Angleterre nous a seulement permis de régler notre tarif à notre guise, de nous protéger contre les nations étrangères et contre elle-même ; mais nous étions dans l'impossibilité de nous mettre en relations de commerce avec ces mêmes nations, à cause de notre position de dépendance. Maintenant, nous pourrions—si les données que publie la *Minerve* sont exactes—traiter avec les pays étrangers et avoir avec eux des rapports commerciaux directs, tout comme si nous étions nous-mêmes un état souverain.

Il y a un nombre de ces pays avec lesquels nous trouverions notre avantage à établir des droits différentiels réciproques. Sans parler de la France, de l'Espagne et des Indes occidentales, il y a les pays de l'Amérique du Sud, et entre autres le Brésil. Le gouvernement est déjà en rapport avec un représentant du Brésil, et est disposé à subventionner une ligne de steamers entre Québec et les ports brésiliens.

On conçoit de quelle importance sont ces nouvelles, et quel horizon un pareil changement ouvrirait à notre commerce. Ce serait le couronnement de la politique nationale. Le gouvernement, après avoir donné à notre industrie les moyens de se développer et lui avoir garanti le marché intérieur par la protection, lui assurerait maintenant, par l'établissement de relations commerciales avec les pays étrangers, un débouché immense à l'extérieur.

A. GÉLINAS.

LES BONAPARTE

Depuis que le chef de la dynastie bonapartiste s'est attaqué au chef de l'Eglise de Rome, l'illustre Pie VII, une fatalité étrange semble poursuivre tous les membres de cette famille. Napoléon Ier était monté jusque sur le trône ; son nom avait un prestige immense : il avait été surnommé Grand ; et une seule campagne lui restait à faire pour être maître de l'Europe. Je me trompe : à part la Russie, Pie VII résistait aussi, non par la force des armes, mais par l'énergie de sa volonté. Napoléon Ier, enflé par ses succès et poussé par l'orgueil, osa porter une main sacrilège sur le Souverain-Pontife : de là datent ses malheurs : son armée, la Grande armée, avec laquelle il avait fait ses campagnes, cette armée que tant de fois il avait conduite à la victoire, est détruite par la main de Dieu, dans les glaces de la Russie. Napoléon est forcé d'abdiquer ; il veut ressaisir le pouvoir, mais la fatalité le conduit à Waterloo, où sont brisées toutes ses espérances. Que fera-t-il ? Comme Pie VII il est forcé de prendre le chemin de l'exil. Il va demander l'hospitalité à l'Angleterre, qui refuse et le fait prisonnier. Il est conduit sur une île, on jette un rocher jeté au milieu de l'océan :

là il est condamné à terminer son existence. Ses souvenirs viennent en foule l'assaillir ; pour se distraire, il se promène sur le rivage ; mais la vague qui s'y vient briser est peut-être partie des côtes de la France : il s'éloigne et monte dans une tour, mais le vent siffle avec violence dans les créneaux et ce vent apporte peut-être les soupirs des amis laissés en France. Peut-être ce vent a joué dans les cheveux de son fils bien-aimé, de ce fils qu'avait rêvé Napoléon, de ce fils qu'en un jour de fête il avait montré à toute son armée, de ce fils, enfin, prisonnier de l'Allemagne. Rien ne peut le distraire de ses tristes pensées. Ses dernières années sont abreuvées par l'amertume de l'exil et il meurt : il meurt, et pas un membre de sa famille n'est auprès de lui. Seul un vieux soldat, compagnon fidèle dans ses malheurs comme dans ses jours de gloire, est là pour recueillir ses dernières paroles. Vois mon fils, dit-il, et dis-lui que ma dernière heure comme toutes celles de ma vie lui a été consacrée. Et il expire en prononçant le nom de Jésus.

* *

A peine Napoléon Ier est-il envoyé en exil, que son fils est fait prisonnier de l'Allemagne. On s'efforce de lui faire oublier sa langue et son pays ; on va même jusqu'à changer son nom et lui donner le titre de duc de Reichstadt ; mais Napoléon II, quoique tout jeune, comprend la persécution qu'on fait contre lui. Il aime toujours la France, son seul désir est de la revoir. Dans ses moments de distractions, il aimerait à se faire raconter les faits d'armes de son père, à entendre le récit de ses victoires ; son désir est satisfait : un ancien serviteur de Napoléon Ier réussit à s'introduire auprès du jeune prince, ils passent ensemble bien des heures ; le duc s'enthousiasme en entendant raconter les glorieuses campagnes d'Italie, d'Egypte et d'Allemagne ; son cœur tressaille d'algèresse en entendant prononcer les noms : Arcole, Marengo, Austerlitz, Eylau, Wagram. Mais cette joie même est un ver rongeur qui le conduit au tombeau. Plus il entend parler de la France, plus son désir de la revoir augmente, et à dix-sept ans, il succombe, loin de son pays, sans avoir la consolation de posséder auprès de son lit funèbre un ami, sans avoir de mère pour lui fermer les yeux.

* *

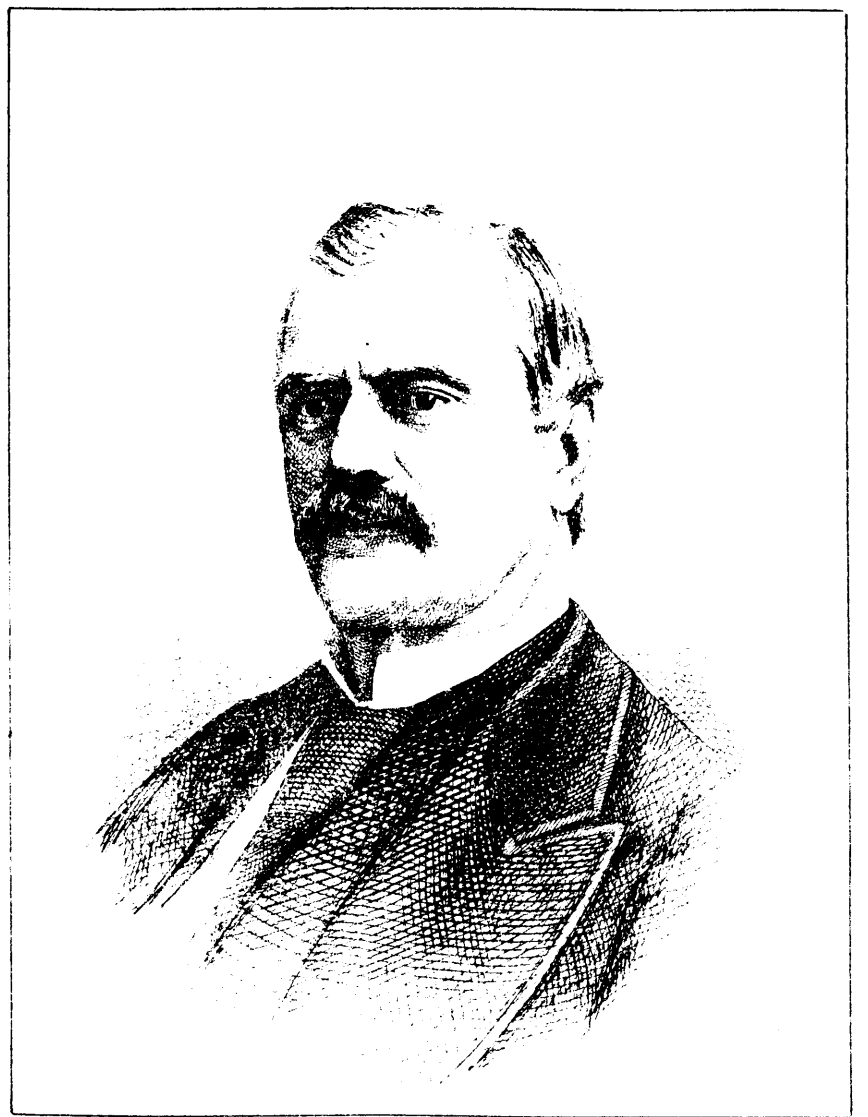
Bien des révolutions et des changements ont eu lieu en France de 1825 à 1848. Alors Napoléon III est appelé comme président de la république, et plus tard comme empereur. D'abord, la victoire semble lui sourire. Il fait avec gloire et succès les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique. Puis, quand tout semble aller pour le mieux, quand il paraît affermi sur le trône, arrive la guerre contre la Prusse. A la bataille de Sedan, Napoléon est forcé de se rendre avec son armée. Sa déchéance est proclamée, et, obligé de prendre le chemin de l'exil, il va mourir sur une terre étrangère, sans revoir la France sur laquelle il avait régné et où il désirait venir terminer ses jours.

* *

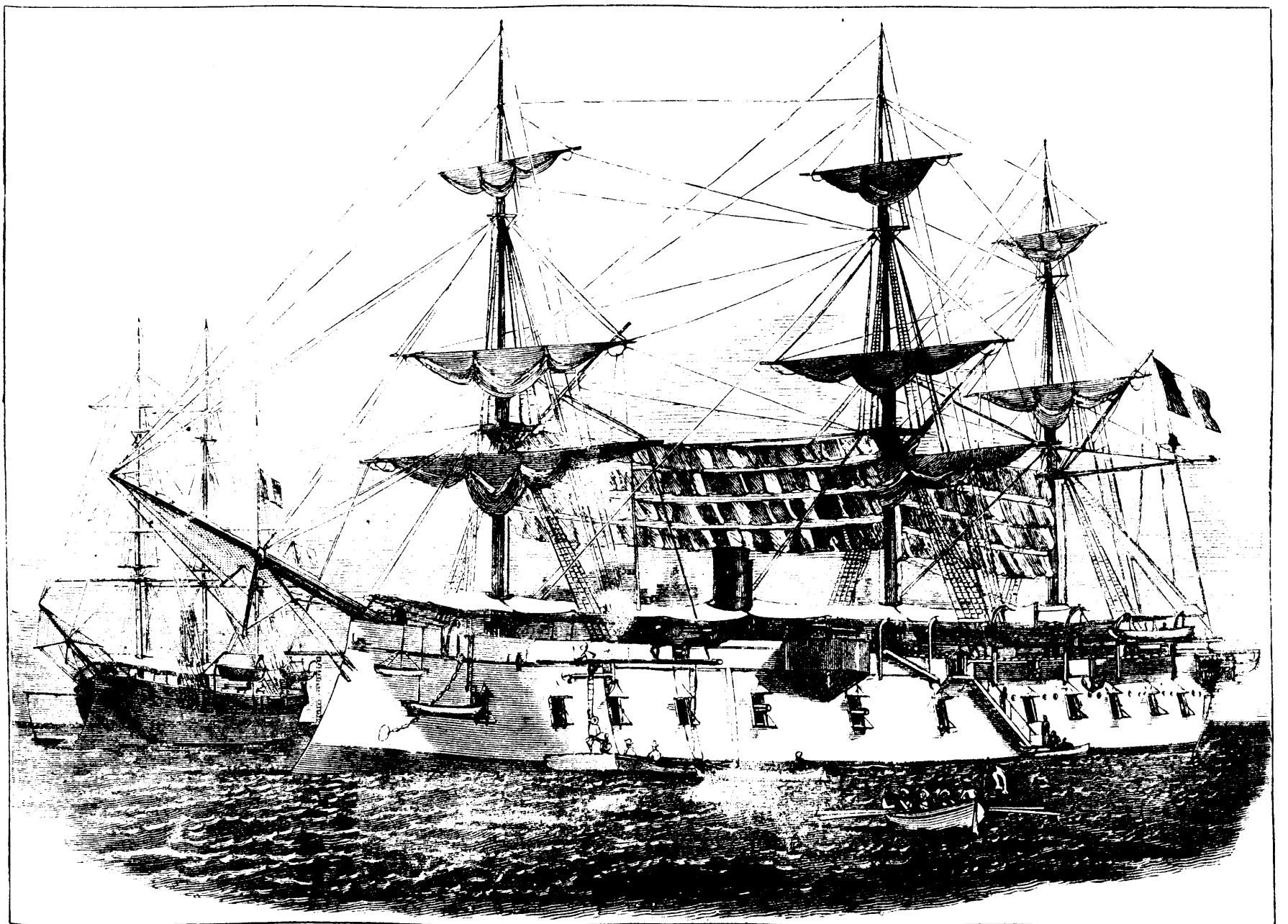
Près du lit funèbre sur lequel reposait Napoléon III, on pouvait voir une femme et un enfant agenouillés : c'était l'impératrice Eugénie et l'héritier de la couronne. La douleur avait altéré les traits de la veuve ; les larmes avaient tracé un sillon sur ses joues. Le fils ne pleurait pas : fort dans la douleur, il renfermait sa tristesse dans son cœur et tâchait de consoler sa mère. Quiconque eut vu ce jeune prince quelques jours plus tôt et l'eut revu en ce moment, aurait compris qu'un changement immense s'était opéré chez lui. Depuis la mort de son père, il comprenait qu'une responsabilité terrible pesait sur sa tête ; il comprenait qu'il était appelé au trône, et la majesté du souverain fut imprimée sur tous ses faits. Après que les derniers devoirs furent rendus à l'empereur, le prince se retira seul avec sa mère ; là, il se jeta dans ses bras, et leurs larmes coulèrent ensemble, venant de la même source et tom-



L'HONORABLE THÉODORE ROBITAILLE,
NOUVEAU LIEUT.-GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



L'HONORABLE LUC LETELLIER DE ST. JUST,
EX-DEVANT LIEUT.-GOUVERNEUR DE QUÉBEC



LA FRÉGATE FRANÇAISE LA GALISSONNIÈRE ET SON COMPAGNON LA BOURDONNAIS

bant sur un même tombeau ; la mère concentra toutes ses affections sur son fils, et le fils promit de toujours aimer la France.

Depuis longtemps, le prince impérial cherchait une occasion de se distinguer ; il voulait être digne de la France ; l'exil pèse sur son cœur comme un fardeau, et l'inactivité le brûle. Il offre le service de son bras à l'empereur d'Autriche pour la guerre contre la Bosnie ; celui-ci refuse, ne voulant pas prendre sur lui d'exposer la précieuse existence de l'héritier de Napoléon III. Le prince impérial, désespéré, se prépare à entreprendre un voyage autour du monde, quand arrive la guerre du Cap. C'est une occasion pour lui : il la saisit ; on refuse d'abord de se rendre à sa demande, mais, à la fin, on cède sur ses instances prières. Il va trouver l'impératrice : — Adieu, ma mère, lui dit-il, adieu, je pars ; je veux honorer la France, je veux m'illustrer afin qu'on parle de moi là-bas comme on a parlé de mon père.

La mère supplie en vain son fils de rester ; rien ne le peut faire revenir sur sa décision, elle est irrévocable. Il se rend aux pieds des autels, dans l'église de Chislehurst ; là, il prie avec ferveur, sa mère est à ses côtés. Après la messe, elle le bénit et l'embrasse ; leur séparation est affreuse, mais, enfin, il part...

A l'heure qu'il est, il a réussi : il a voulu s'illustrer, il a voulu s'immortaliser et faire parler de lui en France ; non-seulement la France, mais l'univers entier suit sa noble conduite, son héroïque courage, et verse des larmes sur sa tombe.

NOS GRAVURES

Le nouveau lieutenant-gouverneur

L'hon. Théodore Robitaille descend de l'une des plus anciennes familles du Canada. L'un de ses grands-oncles fut chapelain d'un régiment en 1812, un autre fut l'un des fondateurs du collège de Ste-Anne, et un troisième fut député au parlement canadien pendant l'espace de vingt ans, de 1809 à 1829.

L'hon. M. Robitaille est né à Varennes, le 29 janvier 1834 ; il est fils de feu Louis-Adolphe Robitaille, écrivain, N. P., de Varennes. Il est conséquemment âgé aujourd'hui d'un peu plus de 45 ans. Il alla étudier aux Etats-Unis et revint ensuite au séminaire de Ste-Thérèse. Ayant passé brevet pour l'étude de la médecine, il suivit d'abord les cours de l'Université-Laval et ensuite de l'Université-McGill, où il fut gradué en mai 1858.

En novembre 1867, il épousa Marie-Joséphine-Charlotte-Emma, fille de P. A. Quesnel, écrivain, et petite-fille de l'hon. F. A. Quesnel, pendant plusieurs années membre du Conseil législatif du Canada.

M. Robitaille se livra de bonne heure aux luttes politiques. En 1861, à peine âgé de 27 ans, il était élu député de Bonaventure à l'Assemblée législative. En 1867, il brigua de nouveau les suffrages des électeurs de Bonaventure pour la Chambre des Communes, et il fut élu. Il fut réélu aux élections générales de 1872, et le 30 janvier 1873, il entra dans le ministère Macdonald-Cartier comme receveur-général, en remplacement de l'hon. M. Chapais. Il résigna avec le ministère, le 5 novembre 1873.

Il fut réélu aux élections générales de 1874 et à celles de septembre 1878. Il a aussi représenté Bonaventure à la législature de Québec depuis les élections générales de 1871 jusqu'à 1874.

Les deux vaisseaux de guerre français

Voici les noms des officiers composant l'état-major de ces deux navires, dont l'un, *La Galissonnière*, est actuellement dans le port de Québec :

A bord de *La Galissonnière*—État-major général :

MM. P. yron (Alexandre), contre-amiral, commandant-en-chef.

Delasseaux (Prosper), capitaine de vaisseau, capitaine de pavillon et chef d'état-major.

Maréchal (Eugène), lieutenant de vaisseau, aide-de-camp.

Nicolas (Alexis), lieutenant de vaisseau, secrétaire.

Rouyaux (Joseph), enseigne de vaisseau, officier d'ordonnance.

Mainot (Paul), commissaire adjoint, commissaire de division.

Richard (Louis), médecin principal. Desaulces de Freyciner (Henri), et Delafon (Marie), aspirants de la majorité.

État-major particulier—Trouchet (Edmond), capitaine de frégate, commandant en second.

Blanchet du Chayla (Jean-Marie), Drouin (Jean-Angé), Beaudem (Gaston), de Surgy (Jules), d'Avoul (Alexandre), lieutenants de vaisseau.

Sion (Charles), Fontorbe (Victor), Viard (Lucien), Burel (Joseph), Dupuy (Jean-Marie), Kerhuel (Paul), Batelot (Edouard), aspirants.

Le Révd Hains (Emile), aumônier de 1ère classe.

Berchon (Charles), mécanicien principal de 1ère classe.

Plivard (Louis), sous-commissaire, officier d'administration.

Gnérin (Louis), médecin de 2e classe.

Giraud (Emile), aide-médecin.

A bord du *La Bourdonnais* :

MM. Mayer, capitaine de frégate, commandant.

Bellerus, lieutenant de vaisseau, capitaine en second.

Bonifay, enseigne de vaisseau.

Latour, docteur.

Rangé, docteur-médecin.

D'Andreis, commissaire de la marine.

De Meux, aspirant de marine.

CHOSSES ET AUTRES

Mgr O'Brien, évêque de Kingston, était à Québec la semaine dernière, en route pour le Saguenay. On l'avait vu dans l'après-midi à la Chambre ; le lendemain matin, on le trouva mourant dans sa chambre à l'hôtel St.-Louis, et quelques minutes après il expirait.

Un journal français indique ce qu'il faut faire pour se mettre à l'abri du tonnerre en temps d'orage, lorsqu'on se trouve dans une forêt : c'est de se mettre à l'abri du hêtre à larges feuilles (*Jacus silvatica*). Cet arbre n'est jamais frappé par la foudre, et, sous sa ramure, on peut attendre tranquillement la fin de la tourmente.

L'association des commis-marchands de Montréal a célébré, dimanche, sa fête patronale. C'est une belle Société composée de jeunes gens qui veulent se protéger, s'instruire et se mettre en état de faire honneur plus tard à leurs positions. Ils ont une belle et grande salle pourvue de livres, de journaux et de tables de billard. Ils forment un joli corps dont la tenue est fort remarquable chaque fois qu'il figure dans une procession.

Parmi les innombrables couronnes déposées sur le cercueil du prince impérial, voici l'inscription qu'on peut lire sur celle offerte par le prince et la princesse de Galles :

Un souvenir de vive affection et d'estime pour lui, dont la vie a été sans tache, et qui mourut de la mort d'un soldat en combattant pour notre cause dans le Zululand.

De la part d'Albert-Edward et d'Alexandra, 12 juillet 1879.

Un incident déplorable de la dernière revue de Long-Champs est raconté ainsi en détail par un témoin oculaire qui écrit au *Paris-Journal* :

La nonce du pape se retirait, lorsqu'un encombrement a obligé son coupé à s'arrêter. C'est alors qu'une partie de la foule s'est jetée aux portières et s'est mise à frapper sur les glaces en ricanant et en hurlant avec frénésie : "Vive la République !... Il se cache !... Il a peur !..."

Cette insulte à un prêtre, représentant d'une puissance étrangère, a violemment indigné un jeune homme, qui a élevé vivement la voix en criant : "Mais taisez-vous ! c'est ignoble ce que vous faites là !" Cette simple apostrophe a fait taire les insulteurs, qui se sont contentés d'invectiver l'intervenant de l'épithète de Zoulou et autres aménités.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

UN ANGE

Il était gracieux comme un bouton de rose. Les baisers de sa lèvre étaient doux comme miel. Il n'a brillé qu'un jour ! Nul nuage morose Ne flotta dans l'azur de ses yeux bleus de ciel.

Il ne fit qu'effleurer le seuil de notre porte... Heureux ces êtres purs et vierges de tout mal Que l'ange de la mort, sur ses ailes, emporte Dans les plis étoilés du voile baptismal.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Juillet 1879.

BRUTUS

Et après que Georges eut raconté comment il avait été marié à vingt-deux ans, par sa tante, la baronne de Steilb : Moi, dit Paul, j'ai été marié par le cheval du trompette. J'étais bien près de mes quarante ans, et je me sentais si paisiblement ancré dans mes petites manies de vieux garçon, que, de la meilleure foi du monde, en toute occasion, je jurai mes grands dieux que jamais je ne me risquerais à courir la grande aventure du mariage ; mais je comptais sans le cheval du trompette.

C'était dans les derniers jours de septembre, j'arrivais de Monaco et mon intention était de passer seulement vingt-quatre heures à Paris. J'avais invité quatre ou cinq de mes amis : Callières, Bernheim, Frondeville, Valréas, à venir chez moi, dans le Poitou, pour les chasses. Ils devaient arriver au commencement d'octobre, et ce n'était pas trop d'une semaine pour mettre tout en ordre à la Roche-Targé. Une lettre de mon piqueur m'attendait à Paris, et cette lettre m'apportait des nouvelles désastreuses : les chiens se portaient bien, mais, sur les douze chevaux de chasse que j'avais là-bas, cinq, pendant mon séjour à Monaco, étaient tombés malades ou boiteux, et je me trouvais dans l'absolue nécessité de remonter ma cavalerie. J'allai faire un tour chez les marchands des Champs-Élysées, qui me présentèrent, comme chevaux de chasse, une belle collection de carcans et de piaules. Prix moyen : trois mille francs. Le trente et quarante m'avait un peu maltraité, et je n'étais ni en humeur ni en fonds de dépenser ainsi sept ou huit cents louis dans ma matinée. C'était un mercredi, et Chéri faisait sa première vente d'automne ; j'allai rue de Pontbieu dans la journée, et là, au hasard, sans renseignements, à l'aveuglette, dans le tas, d'après l'apparence et d'après les seules déclarations du catalogue : excellent cheval de chasse, saute bien, a chassé sous une dame, etc., etc., j'achetai huit chevaux qui ne me coûtèrent que cinq mille francs. Sur les huit, me disais-je, il y en aura bien quatre ou cinq qui marcheront et qui seront assez bons pour être envoyés en relais.

Parmi ces chevaux, il en était un que j'avais acheté, je dois l'avouer, surtout à cause de sa robe, qui était admirable. Le catalogue ne lui attribuait pas d'appétitudes spéciales pour la chasse, il se bornait à dire : Brutus, cheval de selle, hors d'âge, très-bien mis. C'était un grand cheval gris pommelé ; mais jamais, je crois, je n'avais vu de gris mieux pommelé ; le blanc de la robe était semé presque régulièrement de belles taches noires bien distribuées et bien marquées.

Je partis le lendemain pour la Roche-Targé, et, le surlendemain, de grand matin, on vint me prévenir que les chevaux étaient arrivés. Je descendis tout de suite pour les voir, et mon premier regard fut pour Brutus. Il me trotta dans la tête depuis quarante-huit heures, ce diable de cheval gris, et j'avais une singulière envie de savoir ce qu'il était et ce dont il était capable.

Je le fis sortir le premier de l'écurie, et un palefrenier me le présenta au repos, à la main. C'était un très-bel animal. La dent longue, les salières creuses, les boulets engorgés, bref tous les signes d'un âge respectable, mais une épaule puissante, un large poitrail, une encolure à la fois vive et légère, un beau port de tête, la queue bien plantée dans le rein, un des us irr-

prochable et tout ce qui indique un vrai cheval. Et ce n'était pas cependant tout cela qui excitait le plus vivement mon attention. Non, ce que j'admirais surtout, c'était l'air dont Brutus me regardait et de quel œil attentif, intelligent et curieux il suivait mes mouvements et mes gestes. Mes paroles mêmes semblaient l'intéresser singulièrement ; il inclinait la tête de mon côté comme pour m'entendre, et, dès que j'avais fini de parler, poussait, comme pour me répondre, de petits hennissements joyeux.

On me montra successivement les sept autres chevaux ; je les examinai rapidement et d'un œil distrait. C'étaient des chevaux qui ressemblaient à tous les chevaux. Brutus avait, lui, bien certainement, quelque chose de particulier, et j'étais impatient d'aller faire en sa compagnie un petit tour dans la campagne. Il se laissa seller, brider et monter en cheval qui connaît son affaire, et nous partîmes tous les deux le plus paisiblement du monde. Je l'avais d'abord pris sur le filet, et il s'en allait ainsi d'un grand pas tranquille, l'encolure un peu roide et la tête un peu lourde ; mais, dès que je lui fis sentir les rênes de la bride, il me tomba dans la main avec une rapidité et une souplesse extraordinaires, s'enfuyant jusqu'au poitrail et machonnant son mors à grand bruit... puis, en même temps, il prit un petit pas, léger et cadencé, levant haut les jambes et battant le sol avec la régularité d'un balancier. Le catalogue de Chéri n'avait pas menti ; c'était un cheval bien mis, c'était même un cheval trop bien mis. Je lui fis prendre le trot, puis le galop ; le cheval me donna tout de suite, au premier appel, un excellent petit trot et un excellent petit galop, mais toujours plongeant jusqu'à terre et m'arrachant les bras quand j'essayais de lui relever la tête. Lorsque je voulus augmenter le train, le cheval se désunit et se détacha. Il se mit à traquenarder dans un grand style, trottant de l'avant-main et galopant de l'arrière-main.—Bon, me dis-je, je vois mon affaire : j'ai acheté quelque vieux cheval d'école de Saumur ou de Saint-Cyr, et ce n'est pas sur cette bête-là que je chasserai dans huit jours.

Je me disposais à tourner bride et à rentrer chez moi, pleinement édifié sur les aptitudes de Brutus, quand un coup de fusil se fit entendre à vingt pas, sous bois... un de mes gardes qui tirait un lapin, et qui reçut de ma femme, quelque temps après, pour ce coup de fusil, un beau cadeau.

Je me trouvais alors exactement au centre d'un carrefour, formant un cercle parfait de cinq ou six mètres de rayon : à ce carrefour aboutissaient six longues allées vertes. En entendant le coup de feu, Brutus s'était arrêté court, planté sur ses quatre jambes, les oreilles droites, la tête au vent. Je fus surpris de trouver le cheval aussi impressionnable. J'aurais pensé qu'après la brillante éducation que bien certainement il avait reçue dans sa jeunesse, Brutus devit être un cheval d'arquebuse, fait au fusil et au canon. J'approchai les jambes pour porter le cheval en avant, Brutus ne bougea pas ; je donnai deux énergiques coups de talon, Brutus ne bougea pas ; je lui fis sentir vigoureusement la cravache, Brutus ne bougea pas... J'essayai de reculer le cheval, de le jeter à droite..., à gauche..., et je ne pus obtenir le plus léger déplacement. Brutus était comme fiché en terre ; mais, cependant, n'allez pas rire au moins et soyez bien convaincus que mon récit est d'une entière fidélité ;—chaque fois que je faisais un effort pour mettre le cheval en mouvement, il tournait la tête et me regardait d'un œil où se lisaient positivement l'impatience et la surprise, puis retombait dans son immobilité et relevait sa statue. Il y avait évidemment un malentendu entre le cheval et moi. Je voyais cela dans ses yeux, et Brutus me disait, avec toute la clarté qu'il pouvait mettre dans son langage : "Moi, cheval, je fais ce que je dois faire, et c'est toi, cavalier, qui ne fais pas ce que tu devrais faire..."

J'étais plus intrigué encore qu'embarassé. Quel cheval extravagant ai-je donc acheté chez Chéri, me disais-je, et pourquoi

me regarde-t-il d'une si drôle de façon ? J'allais cependant en venir aux grands moyens, ce qui veut dire que je me préparais d'administrer à Brutus une belle volée de coups de cravache, quand retentit un second coup de feu.

Le cheval, alors, fit un bon. Je crus la partie gagnée, et, profitant de son élan, j'essayai de l'enlever de la main et des jambes... Mais point... il s'arrêta court après le bond, et de nouveau se planta en terre, plus énergiquement et plus résolument encore que la première fois. Ah ! la colère me prit alors, et la cravache entra en jeu ; je la pris à pleine main et me mis à frapper le cheval de toutes mes forces, à tort et à travers... Mais Brutus, lui aussi, perdit patience, et, au lieu de la froide et impassible résistance que d'abord il m'avait opposée, je rencontrai des défenses furieuses, des sauts de mouton, des pointes folles, des ruades extraordinaires, des culbutés invraisemblables, des pirouettes fantastiques, et, au milieu de cette bataille, pendant que le cheval affolé bondissait et se cabrait, pendant qu'exaspéré je cognais, moi, à tour de bras du pommeau plombé de ma cravache en morceaux, Brutus trouvait encore le temps de me jeter des regards chargés, non plus seulement d'impatience et de surprise, mais de colère et d'indignation. Pendant que moi je demandais au cheval l'obéissance qu'il me refusait, il est certain qu'il attendait de moi quelque chose que je ne faisais pas.

Comment tout cela finit-il ? A ma honte, à ma très-grande honte... Je fus piteusement désarçonné par un panache incomparable. Brutus comprit, je crois, qu'il n'aurait pas raison de moi par la violence et jugea nécessaire d'employer la malice ; après un temps d'arrêt qui fut, bien certainement, un moment de réflexion, le cheval se dressa tout droit, la tête en bas, debout sur les deux jambes de devant, avec l'adresse, le calme et dans le parfait équilibre d'un clown qui marche sur les mains... Force me fut d'aller tomber sur le sable, qui, par bonheur, en cet endroit, était épais. J'essayai de me relever. Je pousse un cri et je retombe ridiculement, à plat ventre, sur le nez. Au moindre mouvement, je recevais comme un coup de couteau dans la jambe gauche. C'était peu de chose, cependant : une rupture du tendon grêle ; mais pour légère, la blessure n'en était pas moins douloureuse. Je parvins cependant à me retourner et à m'asseoir ; mais au moment où, tout en frottant mes yeux remplis de sable, je commençais à me demander ce que, dans cette bagarre, avait dû devenir mon misérable gris pommelé, je vis descendre par-dessus ma tête un grand pied de cheval ; puis ce grand pied, s'appuyant avec une certaine douceur, du reste, sur ma poitrine, me recoucha délicatement par terre, sur le dos, cette fois... Je fus pris alors d'un grand découragement, et, me sentant incapable d'un nouvel effort, je restai dans cette posture, continuant à me demander quel était ce cheval que j'avais acheté chez Chéri, fermant les yeux et attendant la mort.

J'entendis tout à coup un singulier piétinement autour de moi ; quantité de petites choses dures vinrent me frapper au visage. J'ouvris les yeux, et j'aperçus Brutus qui, des pieds de devant et des pieds de derrière, avec une incroyable activité et une adresse plus prodigieuse encore, cherchait à m'enterrer sous le sable... Il faisait de son mieux, le pauvre animal, et de temps en temps s'arrêtait pour regarder son ouvrage ; puis, levant la tête, jetait un hennissement et recommençait son petit travail. Cela dura bien trois ou quatre minutes, après quoi Brutus, me jugeant sans doute suffisamment enseveli, se mit, avec beaucoup de respect, à genoux devant ma tombe... à genoux... parfaitement à genoux... Il fit, je le suppose, une petite prière... Moi, je le regardais. Cela m'intéressait extrêmement. Sa prière achevée, Brutus fit une légère courbette, s'éloigna de quelques pas, s'arrêta ; puis, prenant le galop, se mit à faire une vingtaine de fois pour le moins le tour du petit carrefour, au milieu duquel il m'avait enterré. Brutus galopait très-correctement, d'un train

égal, la tête bien placée, sur la bonne jambe, décrivant autour de moi un cercle parfait. Moi, je le suivais du regard ; mais cela me causait un certain malaise de le voir ainsi tourner, tourner, tourner. J'eus la force de m'écrier : Stop ! stop ! Le cheval s'arrêta et parut embarrassé, se demandant sans doute ce qu'il avait à faire ; mais il aperçut mon chapeau qui, dans ma culbute, s'était séparé de moi, et prit tout de suite une résolution nouvelle ; il marcha droit au chapeau, le saisit entre ses dents et partit au galop, au grand galop, cette fois, par une des six allées qui conduisaient à mon tombeau. Brutus s'éloigna, disparut : je restai seul, intrigué, positivement intrigué. Je secouai la petite couche de terre qui me recouvrait, et, sans me relever, à l'aide de mes deux bras et de ma jambe droite—remuer la jambe gauche, il n'y fallait pas songer—je réussis à me traîner jusqu'à un petit talis gazonné, au coin d'une des allées. Une fois arrivé là, je pus m'asseoir tant bien que mal, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons : Holà ! hé ! holà ! hé ! Pas de réponse. Le bois était absolument désert et silencieux. Il n'y avait qu'à attendre que quelqu'un passât par là pour me tirer d'affaire.

Il y avait bien une grande demi-heure que j'étais là, dans cette position maussade, quand j'aperçus, loin, très-loin, tout au bout de la même allée par laquelle il s'en était allé, Brutus qui revenait, et du même galop allongé dont il était parti. Un grand nuage de poussière derrière le cheval. Peu à peu, dans ce nuage, je découvris une petite voiture, un poney-chaise : puis, dans le poney-chaise, une femme qui conduisait elle-même, et derrière la dame un petit groom.

Quelques instants après, Brutus, couvert d'écume, s'arrêtait devant moi, laissant tomber mon chapeau à mes pieds et m'adressant un hennissement, qui, bien certainement, voulait dire : J'ai fait mon devoir, voilà du secours. Mais je m'inquiétais bien de Brutus et des explications qu'il me donnait ! Je n'avais plus de regards que pour la fée secourable, qui, après avoir lestement sauté à bas de sa petite voiture, venait à moi d'un pied léger... Elle aussi, d'ailleurs, m'examinait curieusement, et, tout d'un coup, deux cris partirent en même temps :

—Madame de Noriolis !

—Monsieur de La Roche-Targé !

Georges, tout à l'heure, nous parlait de sa tante et nous disait comment elle l'avait marié, tout jeune, en un tour de main, sans lui laisser le temps de réfléchir ni de respirer. Moi aussi, j'ai une tante, et c'était entre elle et moi, depuis nombre d'années, une belle et perpétuelle bataille. " Marie-toi.—Je ne veux pas me marier.—Veux-tu des jeunes filles ? J'ai Mlle A..., Mlle B..., Mlle C...—Je ne veux pas me marier.—Veux-tu des veuves ? J'ai Mme D..., Mme E..., Mme F...—Je ne veux pas me marier.

Mme de Noriolis figurait toujours au premier rang dans la série des veuves, et je remarquais que ma tante appuyait, avec une faveur évidente, sur tous les agréments et avantages que je trouverais en ce mariage. Elle n'avait pas besoin de me dire que Mme de Noriolis était très-joyeuse—cela sautait aux yeux—et qu'elle était fort riche—je le savais de reste.—Mais elle m'expliquait que M. de Noriolis était un sot, qui avait eu le talent de rendre sa femme parfaitement malheureuse, et qu'alors il serait très-facile au second mari de se faire aimer à bon compte...

Puis quand elle avait longuement célébré les vertus, grâces et mérites de Mme de Noriolis, ma tante, qui était fine et connaissait mon faible, tirait de son secrétaire une carte topographique et l'étalait avec soin sur une table.

C'était le plan de l'arrondissement de Châtellerauld, un plan très-exact et très-détaillé, que ma tante était allée acheter elle-même au dépôt de la guerre à cette seule fin de me convaincre que je devais épouser Mme de Noriolis. Distants à peine de trois kilomètres, les châteaux de Noriolis et de la Roche-Targé figuraient sur ce plan ; ma tante, de sa propre main,

par un petit tracé à l'encre rouge, avait malicieusement réuni les deux domaines, et elle m'obligeait à regarder son petit tracé rouge, et elle me disait : Huit cents hectares sans enclave, quand on réunit Noriolis et la Roche-Targé ; voilà bien l'affaire d'un grand chasseur.

Moi je fermais les yeux, tant était forte la tentation, et je reprenais mon refrain : Je ne veux pas me marier ; mais j'avais peur, sérieusement peur, et quand je rencontrais Mme de Noriolis, je la voyais toujours entourée, comme d'une auréole, du petit tracé rouge de ma tante, et je me disais : Une femme charmante, et spirituelle, et sensée, et dont le premier mari était un sot, et ci, et ça, et huit cents hectares sans une enclave. Sauve-toi, malheureux, sauve-toi, puisque tu ne veux pas te marier !

Et je me sauvais... mais, cette fois, me sauver, par quel moyen ? J'étais là misérablement, dans le gazon, couvert de sable, avec mes cheveux en désordre, mes vêtements en lambeaux et ma malheureuse jambe toute roide. Et elle s'approchait, fringante et pimpante—toujours dans l'auréole du petit tracé rouge—et elle me disait :

—Vous, M. de la Roche-Targé, c'est vous ? que faites-vous là, mon Dieu, que vous est-il arrivé ?

Je confessai loyalement ma culbute.

—Vous n'êtes pas blessé, au moins ?

—Non, non, je ne suis pas blessé... J'ai quelque chose de dérangé dans cette jambe, mais ce n'est rien de sérieux, j'en suis sûr.

—Et quel est le cheval qui vous a joué ce tour ?

—Mais celui-ci.

Et je montrai Brutus à madame de Noriolis, Brutus qui était là, près de nous, en liberté, bien paisible, croquant à belles dents de petites pousses de genêt.

—Comment, c'est lui, ce brave cheval ! Oh ! il a bien réparé ses torts, allez, je vous en réponds. " Je vous conterai cela, mais plus tard. Il faut d'abord rentrer chez vous, et tout de suite.

—Je ne puis faire un pas.

—Mais je vais vous reconduire, au risque de vous compromettre.

Et elle appela Bob, le petit groom, et elle me prit bien doucement par un bras, pendant que Bob me prenait par l'autre bras, et elle me fit monter dans sa voiture ; cinq minutes après nous roulions tous les deux dans la direction de la Roche-Targé, elle, tenant les rênes et d'une main légère conduisant son poney, moi, la regardant, troublé, confus, embarrassé, ridicule, stupide. Nous étions seuls dans la voiture. Bob avait été chargé de ramener Brutus, qui, très-docilement, s'était laissé prendre.

—Etendez-vous, me dit madame de Noriolis, tenez votre jambe bien droite, je vais vous mener tout doucement pour éviter les cahots...

Bref, un tas de petites choses aimables et gentilles... Puis, quand elle me vit bien installé :

—Racontez-moi, dit-elle, comment vous êtes tombé, et moi ensuite je vous dirai comment je suis venu à votre secours. Il me semble qu'elle doit être drôle cette histoire de cheval.

Je commençai mon récit ; mais, dès que je parlai des efforts de Brutus pour me désarçonner, après les deux coups de feu :

—Je comprends, s'écria-t-elle, je comprends. Vous avez acheté le cheval du trompette !

—Le cheval du trompette ?

—Mais oui, c'est cela même, et par là tout s'explique... Vous avez vu vingt fois au Cirque des Champs-Élysées l'exercice du cheval de trompette, ce chasseur d'Afrique qui entre dans l'arène sur un cheval gris, puis les Arabes qui viennent et qui tirent des coups de fusil sur le chasseur d'Afrique. Et il est blessé, le chasseur d'Afrique, et il tombe ; et, comme vous ne tombiez pas, le cheval, indigné et ne pouvant supporter que vous négligiez à ce point votre rôle, le cheval vous a jeté par terre. Et, quand vous avez été par terre, qu'a-t-il fait, le cheval ?

Et je racontai le petit travail de Brutus pour m'enterrer convenablement.

—Le cheval du trompette, continuait-elle, toujours le cheval du trompette. Il voit que son maître est blessé, les Arabes pourraient revenir et l'achever ; que fait-il alors, le cheval ? Il enterre le chasseur d'Afrique. Puis il part au galop, n'est-ce pas ?

—Oui, au grand galop.

—En emportant le drapeau qui ne doit pas tomber aux mains des Arabes.

—C'est mon chapeau qu'il a emporté.

—Il a pris ce qu'il a pu prendre. Et où va-t-il ainsi au galop, le cheval du trompette ?

—Ah ! j'y suis, j'y suis, m'écriai-je à mon tour, il va chercher la vivandière.

—Précisément, il va chercher la vivandière, et la vivandière, aujourd'hui, s'il vous plaît, c'était moi, comtesse de Noriolis. Il est entré au galop dans ma cour, votre grand cheval gris. J'étais debout, sur le perron, mettant mes gants et prête à monter en voiture. Voilà que les hommes d'écurie accourent en voyant ce cheval qui arrivait ainsi sellé, bridé, sans cavalier, un chapeau dans la bouche. Ils veulent le prendre, mais il se dérobe, leur échappe, vient droit au perron et tombe à genoux devant moi. Les hommes se rapprochent, et, encore une fois, essayent de le saisir, mais il se relève, repart au galop, s'arrête près de la grille de la cour, se retourne et me regarde. Il m'appelait, je vous assure qu'il m'appelait. Je crie aux hommes de ne plus s'occuper du cheval, je saute dans ma voiture et je pars ; le cheval s'élançait sous bois, à fond de train, je le suis par des chemins qui n'étaient pas toujours faits pour la voiture, mais enfin je le suis, j'arrive et je vous trouve.

Au moment où madame de Noriolis disait ces dernières paroles, la voiture reçut dans son arrière-train un choc épouvantable ; puis nous aperçûmes en l'air la tête de Brutus, qui se tenait là comme par miracle. Car c'était encore Brutus ! Monté par Bob, il suivait la voiture depuis quelques instants, et, voyant que le petit siège du poney-chaise était disponible, il avait, en véritable artiste, adroitement saisi le moment de nous donner un nouvel échantillon de son mérite en exécutant le plus brillant de ses exercices d'autrefois. En un mot, il avait porté sur la voiture ses deux jambes de devant, puis, cela fait, il continuait tranquillement sa route, trotant sur ses deux seules jambes de derrière. Bob, éperdu, le corps renversé, la tête en bas, faisait de vains efforts pour remettre le cheval sur ses quatre jambes.

Quant à madame de Noriolis, elle avait été prise d'une si belle peur que, laissant les rênes s'échapper de ses mains, elle s'était tout simplement jetée dans mes bras. Son adorable petite tête avait roulé, au hasard, sur mon épaule, et mes lèvres effleuraient ses cheveux, et, de la main gauche, je cherchais à rattraper les rênes, et du bras droit je soutenais madame de Noriolis, et ma jambe me faisait un mal affreux, et je me sentais envahi par un trouble extraordinaire.

C'est ainsi que madame de Noriolis fit sa première entrée à la Roche-Targé.

Quand elle y revint, un soir, à minuit, six semaines après, étant, dans la journée, devenue madame de la Roche-Targé :

—Ce que c'est pourtant que la vie, me dit-elle ; rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas acheté le cheval du trompette.

A. B. C.

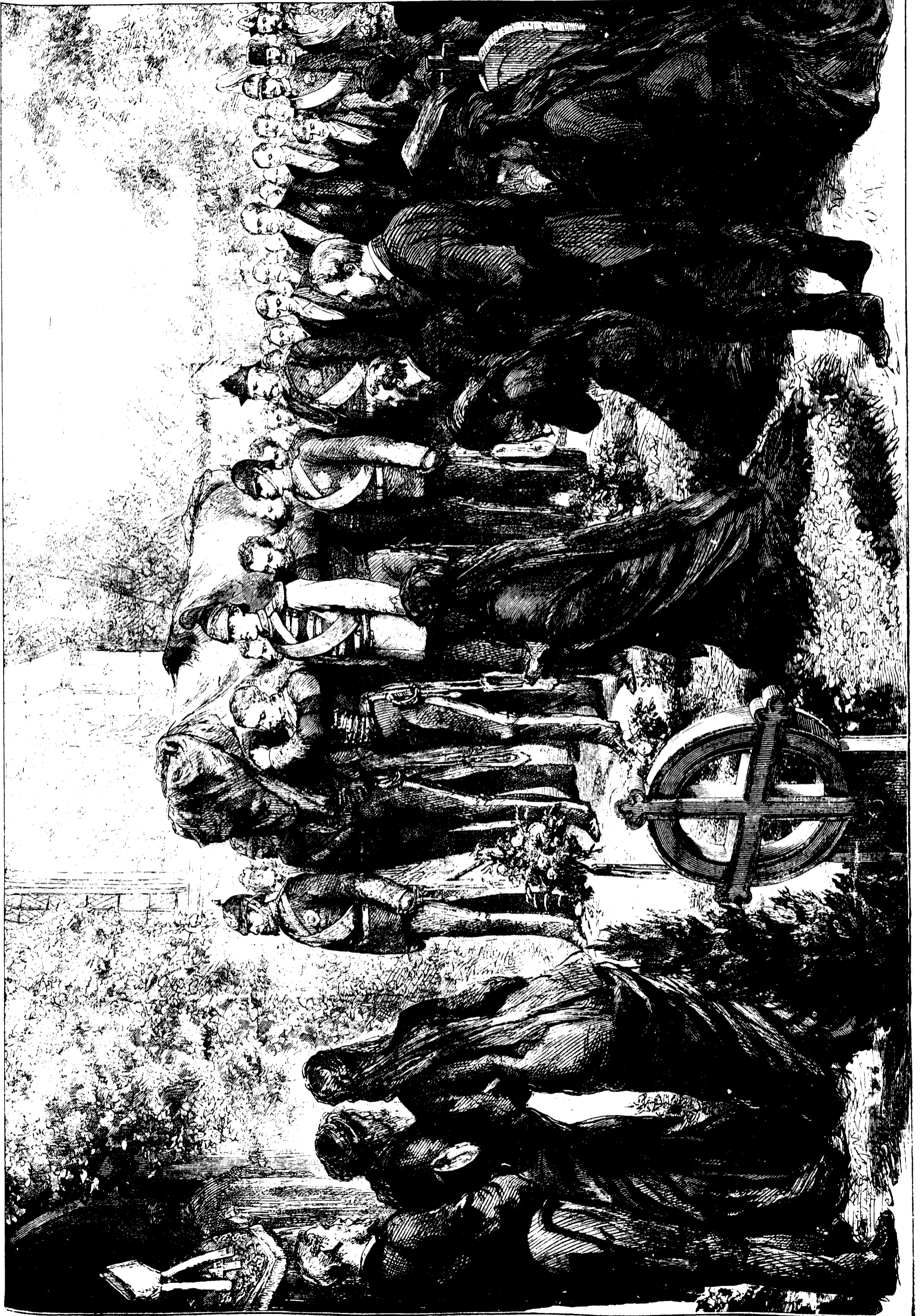
—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui verra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New York.



LE PRINCE IMPÉRIAL. ATTAQUÉ PAR LES ZOULOUS



FUNÉRAILLES DU PRINCE IMPÉRIAL—ARRIVÉE DU CORTÈGE À LA PORTE DE LA CHAPELLE DE SAINTE-MARIE À CHISELHURST

ÉLÉGIE

A la mémoire d'Arthur, Félix, Milita, Blanche et Alfred, cinq enfants de Sieur F. A., de Saint-Sauveur de Québec, précoces victimes de la terrible maladie : la dyphtérie.

" Courbons nos fronts soumis sous cette main divine ! "

L. P. LEMAY.

La lampe d'or de la nature,
De ses rayons chauds et brillants,
Colore le lit de verdure
Qui jonche votre sépulture :
Dormez en paix, petits enfants !

Cinq anges d'ici-bas ont déserté la terre
Et pris leur libre essor vers le jardin du ciel ;
Ils glanent maintenant, dans ce riche parterre,
Des roses et des fleurs pour le Dieu d'Israël !

Ils étaient parmi nous comme les sensibles
Qui dérobent leurs fleurs au regard des humains :
Les chérubins jaloux—ces fortunés convives—
Purent seuls les cueillir de leurs royales mains !

La lampe d'or de la nature,
De ses rayons chauds et brillants,
Colore le lit de verdure
Qui jonche votre sépulture :
Dormez en paix, petits enfants !

Qu'il était beau de voir ces figures joyeuses,
Ces grands yeux où brillaient des éclairs de bon-
heur ;
Ces teints rosés et frais, ces lèvres précieuses
Que n'avait pas ternis le vent de la douleur !

Parfois on les voyait sur la verte pelouse
Jouer, sauter, courir comme des papillons ;
Leurs longs cheveux flottaient à la brise jalouse,
Le soleil les couvrant d'un tissu de rayons !

La lampe d'or de la nature,
De ses rayons chauds et brillants,
Colore le lit de verdure
Qui jonche votre sépulture :
Dormez en paix, petits enfants !

Chaque soir, à genoux près de leur bonne mère,
Par sa lèvre inspirée, ils parlaient au bon Dieu.
Comme un divin encens, leur naïve prière
Dans un nuage d'or montait vers le ciel bleu !

Ils ignoraient que l'homme a des songes moroses,
Que notre âme a, parfois, de poignantes douleurs.
Ces anges ne voyaient que joie et rêves roses
Où nous, pauvres humains, n'apercevons que
[pleurs...]

La lampe d'or de la nature,
De ses rayons chauds et brillants,
Colore le lit de verdure
Qui jonche votre sépulture :
Dormez en paix, petits enfants !

Un jour, hélas ! la mort, la mort inexorable,
De son bras souverain brisa ces tendres fleurs !
Leur âme s'envola vers le Juge adorable
Qui dispense des biens, des ris et des malheurs !

Parents, consolez-vous !... car, sur la pauvre terre,
Tout n'est que vanité, que chagrins douloureux ?
Ils jouissent, vos enfants, du repos salutaire
Que Dieu donne là-haut à tous les bienheureux !

La lampe d'or de la nature,
De ses rayons chauds et brillants,
Colore le lit de verdure
Qui jonche votre sépulture :
Dormez en paix, petits enfants !

J. B. CAOÛETTE.

Québec, 30 juillet 1879.

UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XXV

Roger n'aurait pas eu de peine à se débarrasser de l'étreinte du mendiant, s'il s'était trouvé dans une meilleure position.

Mais, au moment où le petit scélérat l'avait traîtreusement saisi, le compatisant officier était à genoux sur le bord, le corps penché en avant, un bras tendu, l'autre à peine appuyé à terre. La secousse lui fit perdre l'équilibre, et il tomba la face dans l'eau.

L'horrible enfant s'était accroché son cou de la main droite ; mais il n'avait pas lâché la corde qu'il tenait de la main gauche.

Il avait calculé sans doute qu'il entraînerait Roger du premier coup, et peut-être espérait-il encore se sauver à l'aide du câble, après avoir noyé son ennemi.

Mais il n'avait réussi qu'à moitié, et le lieutenant avait été servi par sa chute, car, une fois étendu à plein ventre sur la grève, il offrait beaucoup de résistance aux efforts désespérés de l'assassin.

" Ah ! brigand ! " s'écria Pierre Bourdier en voyant réussir un guet-apens qu'il avait prévu.

En même temps il s'était précipité au secours de son imprudent compagnon, mais il n'arriva pas le premier.

Régine, que la fatigue avait couchée sur la berge, et qui avait paru d'abord insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, Régine s'était levée subitement au moment même où Roger était tombé.

Elle avait couru à lui et le retenait déjà par sa blouse quand le messager vint à portée de l'aider aussi.

Le mendiant était horrible à voir ; ses cheveux collés sur ses joues livides, sa bouche entrouverte pour lancer des cris rauques et d'affreux ricanements, lui donnaient l'air d'un démon s'agitant sur la rive d'un fleuve infernal.

" Elle aussi ! hurlait le misérable ; elle y passera comme toi ! "

Pierre Bourdier, en dépit de sa vigueur et de son adresse, se trouvait fort embarrassé pour entrer en action.

La tête de Roger plongeait à moitié dans la Seine, et il ne s'agissait pas seulement de l'empêcher d'être entraîné.

Si la lutte avait dû se prolonger, il aurait pu être asphyxié avant que les forces du vagabond fussent épuisées.

Le messager le comprenait si bien qu'il ramassa une gaule oubliée par quelque soldat prussien et la tendit à l'enfant.

" Allons, gredin, lui cria-t-il, lâche la corde et aborde ; on ne te fera pas de mal.

" Non, non, vociféra le petit malheureux, je ne vous crois pas... vous me tueriez et... et je ne veux pas mourir seul... "

" Crève donc, vipère, " dit Bourdier en posant le bâton et en bondissant en arrière.

Il venait d'avoir une idée.

" Ah ! ah ! hurla le mendiant, je les tiens... ils viennent... ils seront noyés... tous deux... entends-tu... ? tous deux... lui et... "

Le monstre n'eut pas le temps d'achever. Le câble, auquel il se retenait de la main gauche, venait de céder au courent qui l'emportait avec d'autant plus de violence que la tension avait été plus forte.

Surpris par cette débâcle imprévue, il essaya vainement de se cramponner au collet de Roger.

Ses doigts crispés s'ouvrirent ; son corps, roulé par le flot furieux, passa comme une flèche et disparut dans la nuit.

Son dernier cri de rage fut étouffé par un glaçon vengeur qui lui broya la tête.

En se soudant aux blocs qui barraient la Seine un peu plus bas, la masse glacée se referma sur l'assassin comme la pierre d'une tombe.

Roger, délivré de son étreinte, put se relever au moment où la respiration allait lui manquer.

Il devait encore une fois la vie à la présence d'esprit du brave messager qui avait détaché si à propos le câble enroulé autour d'un arbre.

Il avait calculé rapidement que toute la force du mendiant venait de son point d'appui, et qu'au lieu de prolonger cette lutte dangereuse il valait mieux y couper court en risquant le tout pour le tout.

Régine, sur laquelle il comptait pour résister à la première secousse, n'avait pas trompé son attente.

Elle avait retenu avec une vigueur incroyable le lieutenant à demi asphyxié, au moment où le mendiant s'accrochait à lui dans sa dernière convulsion.

C'était toujours la vaillante jeune fille, qui, depuis vingt heures, passait sans peur à travers tous les périls et les surmontait tous.

Roger s'était remis sur son séant et commençait à reprendre haleine.

" Eh bien ! camarade, dit Bourdier qui avait couru à lui après avoir exécuté son heureuse opération, j'espère que vous voilà guéri des généralités.

" Oh ! ce cri ! murmura l'officier, je l'entends encore.

" C'est le hurlement d'une bête féroce, reprit bruyamment le messager de l'armée de la Loire, et je ne me repens pas d'en avoir débarrassé le pays.

" Un enfant ! qui aurait cru... "

" Vous ne connaissez pas encore cette vermine-là. Ce sont les Prussiens qui la sèment partout où ils passent, et il en restera toujours assez.

" Mais c'était un Français... "

" Oui, un Français comme on en a vu quelques-uns depuis le commencement de nos malheurs, dit Bourdier entre ses dents ; mais ce n'est pas le moment de nous occuper de ça, et nous n'avons pas le temps de causer.

" Voyons, camarade, êtes-vous en état de faire encore une étape ? Je ne sais pas trop où elle nous mènera, mais ce sera la dernière, je vous le promets.

" Je suis brisé, dit tout bas Roger qui se rapprochait sa faible.

" Avalez-moi encore une gorgée d'eau-de-vie, reprit le messager en s'emparant de la gourde suspendue au cou de Régine.

" Avouez, continua-t-il en riant, que j'ai eu une fameuse idée de vous faire ce cadeau-là avant de partir.

" Merci, camarade, je me sens mieux... "

" Oui, oui, comme tout à l'heure quand vous étiez sur la corde. Je vous voyais d'ici et j'ai bien cru un moment que vous alliez rester en route.

" C'est elle qui m'a sauvé, dit Roger en regardant la jeune fille.

" Je le sais bien et vous pouvez vous vanter d'avoir là une brave petite amie. Je voudrais bien la revoir, quand nous serons arrivés à Paris... si nous y arrivons.

" Que nous reste-t-il à faire ? je suis prêt à marcher, s'écria l'officier en se levant.

" Bien des choses que je vais vous expliquer.

Et d'abord, il faut partir d'ici, car la place ne vaut rien pour délibérer.

" Vous avez raison et je m'étonne qu'on ne tire plus sur nous ; ces Prussiens qui sont dans l'île... "

" Oh ! les plus grands ivrognes du corps d'armée poméranien, heureusement pour nous. Je savais à quoi m'en tenir là-dessus, car le père Sarrazin s'était chargé de les retenir avec son vin d'Argenteuil.

" C'est ce petit bandit qui avait poussé la sentinelle à vous envoyer deux balles ; à cette heure, le Prussien est rentré dans son trou et ses camarades tout comme lui nous croient tous au fond de la Seine.

Tout en parlant, Pierre Bourdier grimpa la pente assez raide de la berge, et ses deux amis le suivaient.

" Je ne crains qu'une chose, reprit-il quand ils furent arrivés au haut de l'escarpement : c'est que le bruit des coups de fusil n'ait mis en l'air tous les postes et toutes les patrouilles qui grouillent de ce côté de la rivière.

" Où sommes-nous ici ? demanda Roger en regardant autour de lui.

" Dans la plaine d'Argenteuil, à une lieue et demie tout au plus des avant-postes français.

Les fugitifs étaient arrêtés en ce moment au bord d'un chemin qui longeait la Seine, et le terrain qui s'étendait devant eux était plat et découvert.

Quelques maisons isolées marquaient sur le fond sombre de la plaine comme des taches blanches.

À gauche, une ligne de collines assez élevées fermait l'horizon.

" Écoutez-moi bien, dit le messager du ton bref d'un chef qui donne ses instructions pour une expédition dangereuse.

" Là où vous voyez cette lumière à notre droite, c'est Sartrouville, et un peu plus loin, cette masse noire à côté d'un feu qui doit être celui d'un bivouac prussien, c'est le village de Houilles.

" Tous ces endroits-là sont bordés d'Allemands, et il n'y a pas à s'y frotter.

" À gauche, sur les hauteurs, vers Corneil, Franconville et Sannois, c'est encore pis, et d'ailleurs ça nous éloignerait.

" Nous n'avons donc qu'à marcher tout droit devant nous.

" Quoi ! au milieu de ces champs où nous ne trouverons pas même un buisson pour nous cacher ? "

" C'est justement pour ça que nous avons la chance de ne pas y trouver de Prussiens non plus ; ils gardent soigneusement les bois et les villages, mais ils ne se défient pas autant des plaines.

" Il y a bien la route de Pontoise, que nous serons obligés de traverser, mais il n'est pas dit que nous tomberons sur leurs vedettes.

" Et où arriverons-nous ? demanda Roger, assez inquiet en entendant son ami exposer ce dangereux itinéraire.

" Au point de vue de Bezons, dit tranquillement Bourdier.

" Mais c'est une folie ! les Prussiens l'occupent en masse ; j'ai été de grand près avec mon bataillon dans la plaine de Gennevilliers, et je sais que ce point est l'un des mieux gardés de toutes leurs lignes.

" Parfaitement, mais, puisque vous connaissez ce côté-là, vous avez dû voir que nos tirailleurs garnissent toute la rive droite. Colombes, Bois-Colombes, Sannois sont pleins de troupes, et, dans un hameau qui est au bout du pont et qu'on appelle le Petit-Nanterre, je connais un détachement de francs-tireurs qui nous recevra à bras ouverts.

" Mais enfin, vous n'espérez pas que l'ennemi nous laissera tranquillement passer le pont ? "

" Le pont, non, mais la Seine peut-être.

" Et comment ? Il n'y a plus de barques, et nous ne trouverons même pas, comme ici, la corde d'un bac.

" C'est vrai, et d'ailleurs, on ne voyage pas deux fois dans la même nuit à cheval sur un câble, à moins d'être Blondin, l'homme du Niagara, dit Bourdier en riant.

" Mais, voyez-vous, camarade, j'ai assez vécu dehors pour connaître le temps. Nous avons six kilomètres d'ici à Bezons, nous mettrons bien trois heures à les faire, et je suis à peu près sûr que dans trois heures la Seine sera prise.

" Nous la passerons sans nous mouiller les pieds.

Roger se taisait, confondu de tant d'audace et de confiance.

" Mais si le fleuve n'était pas gelé ? demanda-t-il après un silence.

" Il le sera, " dit le messager sans savoir qu'il répétait la réponse héroïque du maréchal Ney, égaré au bord du Dniéper, pendant la retraite de Russie.

XXVI

Après une affirmation aussi nette et en présence d'une volonté aussi catégoriquement exprimée, Roger aurait rougi d'élever encore une objection.

Il n'y avait plus qu'à marcher, et c'est ce qu'il fit sans répondre un seul mot.

Ce n'était pas qu'il augurât bien de l'issue de ce voyage hasardeux, mais le sort en était jeté, et le danger de rester ou de reculer surpassait encore le danger d'avancer.

Quant à Régine, elle avait, selon son invincible habitude, assisté impassible à ce dialogue qu'elle ne pouvait suivre que des yeux.

Mais, en dépit de la fatigue et du froid, son visage pâle respirait toujours la même énergie. Au bord de cette plaine sombre qu'il fallait traverser au milieu des postes ennemis, la jeune

fillette était toujours ce qu'elle avait été dans la forêt et sur le fleuve, calme, grave et résolue.

" Nous allons partir, dit grièvement Pierre Bourdier, et nous n'aurons guère le temps de causer en route.

" Convenons donc de nos faits, une fois pour toutes.

" J'écoute et je suis prêt, répondit Roger.

" D'abord, reprit le messager, il est entendu que je marcherai le premier, et cela pour plusieurs raisons, dont la meilleure est que seul je connais le chemin.

" Oui, mon cher camarade, mais vous voulez aussi être le plus exposé, et je vous reconnais bien là.

" Dame ! où serait le mal quand je vous éviterais de recevoir une balle ? Ma vie ne vaut certainement pas celle d'un officier français, et j'aimerais mieux mourir trois fois que de voir tomber un cheveu de la tête de cette brave fille qui nous a sauvés.

" Merci pour elle, dit le lieutenant en lui tendant une main qu'il serra cordialement ; mais votre dépêche, vous n'y pensez donc pas ? "

" J'y pense si bien que je vais vous en confier le double, répondit Pierre Bourdier, qui prit dans sa poche le fameux papier à cigrettes.

" Roulez cette feuille-là, ajouta-t-il en lui offrant sa blague à tabac ; vous savez la manière de s'en servir en cas de visite prussienne.

" Je ne l'ai certes pas oubliée, mais... "

" Pas de mais, camarade, c'est un service que je vous demande, et vous ne pouvez pas me le refuser.

" Il faut, de plus, que vous me donniez votre parole d'honneur de faire ce que je vais vous dire.

" Je vous la donne, et je la tiendrai, quoi qu'il arrive.

" Bon ! vous me jurez donc que si je suis tué ou pris, vous ne vous inquiétez pas de moi, et vous tâcherez de vous tirer d'affaire avec cette enfant.

Roger aurait eu bonne envie de revenir sur sa promesse, mais il sentait que l'héroïque messager ne lui rendrait pas sa parole, et il baissa la tête sans répondre.

" Quand même vous me verriez tomber blessé à dix pas de vous, quand même j'aurais la faiblesse de vous appeler, vous ferez et vous ne regarderez pas derrière vous pour savoir ce que les Allemands ont fait de moi.

Il y eut un assez long silence.

" C'est l'intérêt de la France qui le veut, reprit Bourdier, car, s'il m'arrive malheur, ce sera la seule chance qui nous restera de sauver la dépêche.

" Soit ! murmura l'officier.

" J'y compte donc, et, maintenant, je n'ai plus qu'une recommandation à vous adresser.

" Suivez-moi avec la petite à huit ou dix pas, plus ou moins, suivant que la nuit sera plus ou moins claire, mais de manière à ne jamais me perdre de vue.

" Ce que vous me verrez faire, faites-le ; que je m'arrête, que je coure, que je me baisse, que je me couche, répétez sur-le-champ et exactement tous mes mouvements.

" C'est dit.

" Quant à la petite, vous vous en chargez et je n'essaie pas de lui expliquer la chose, car je commence à croire qu'elle entend avec les yeux.

" Elle a compris, j'en suis sûr, affirmait Roger qui suivait toutes les impressions qui reflétaient sur le visage de la jeune fille.

" Alors, en avant, marche ! " dit Pierre Bourdier presque gaiement.

Et, joignant l'action à la parole, il traversa le chemin de halage et s'engagea dans un champ qui le bordait.

C'était une vaste jachère où toute trace de culture avait disparu.

Les Prussiens avaient sans doute passé par là, car on y rencontrait de place en place des tranchées à moitié creusées et des retranchements ébauchés.

Comme les sauterelles quand elles s'abattent sur une campagne, les soldats du Nord avaient rasé les récoltes et détruit les semences.

Les traces de l'invasion se retrouvaient à chaque pas et, à quelques lieues de Paris, dans cette plaine jadis cultivée avec autant de soin qu'un jardin, on se serait cru dans une lande de Bretagne.

Bourdier marchait lentement, sondant de l'œil l'horizon et s'arrêtant parfois pour se baisser et mieux prendre son point de vue.

Roger, qui n'avait pas oublié ses instructions, et Régine, qui semblait les avoir devinées, imitaient scrupuleusement ses moindres mouvements.

On aurait dit une file de fantassins obéissant comme des automates à la même consigne, et le spectacle qu'offraient les trois voyageurs aurait été comique, si leur vie n'eût pas été en jeu.

Le champ, qui s'étendait sur une longueur de plus d'un kilomètre, fut traversé sans encombre.

Au bout, s'élevait une maigre haie précédée d'un fossé peu profond.

Bourdier, après un temps d'arrêt employé à scruter les environs, se glissa dans le fossé et le suivit en se couchant jusqu'au point où la haie finissait.

Arrivé là, il allongea doucement la tête, s'assura que cette barrière végétale ne cachait pas d'ennemis, et passa outre.

Inutile dire que ses deux compagnons de route l'avaient imité de point en point.

Au-delà des ormeaux rabougris qui marquaient l'extrémité de la plaine, commençait une suite d'enclos formés avec des piquets destinés sans doute à quelque culture maraîchère.

Deux sentiers pour les piétons traversaient obliquement ces jardinages et se perdaient dans

l'ombre projetée par un groupe de maisons basses.

Les difficultés commençaient. Ces constructions rustiques semblaient abandonnées, car aucun bruit ne s'en échappait, et on n'y voyait briller aucune lumière.

Mais les Prussiens sont de force à se priver de feu au cœur de l'hiver par respect pour une consigne, et le messager, qui les connaissait à fond, jugea prudent de faire un détour.

Au lieu de s'engager dans un des chemins ouverts devant lui, il remonta sur la gauche, où le terrain paraissait plat et nu à perte de vue.

Après trois quarts d'heure d'une marche que l'obligation de se courber rendait très-pénible, les fugitifs virent distinctement une longue élévation qui ressemblait de loin à la courtine d'un ouvrage fortifié.

Roger pensa que ce devait être la route de Pontoise signalée par le messager, et qu'elle traversait la plaine sur un remblai.

Il savait que ce passage était un des plus scabreux de leur expédition nocturne, et il redoubla d'attention.

Il vit bientôt Pierre Bourdier s'arrêter quelques secondes comme pour se recueillir, puis se baisser et s'avancer à pas de loup et presque plié en deux jusqu'au pied du monticule allongé qui formait la chaussée.

Arrivé là, le guide se coucha à plat ventre et se mit à grimper la pente du remblai avec toutes sortes de précautions.

Roger et la jeune fille, qui réglaient leurs mouvements sur les siens, arrivèrent au bas juste au moment où Bourdier atteignait le sommet de la butte.

Il y stationna un instant et il disparut sans se relever, après avoir adressé aux fugitifs un geste de la main qu'ils interprétèrent comme une recommandation de prudence.

Quelle que fût celle de l'officier, il n'hésita pas cependant à se conformer aux conventions arrêtées avant le départ et à imiter le dernier mouvement du messager.

Lui et Régine rampèrent donc côte à côte sur l'escarpement jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au niveau de la route.

De ce point culminant la vue s'étendait au loin, et Roger, continuant à faire comme son brave camarade, inspecta attentivement le terrain.

C'était bien la route, une route naguère impériale, large et macadamisée.

A droite, elle se prolongait indéfiniment, tranchant comme une ligne blanche sur les champs sombres qui s'étendaient à droite et à gauche.

A gauche, au contraire, à une centaine de pas tout au plus du point où il l'avait abordé en se traînant avec Régine, elle était fermée par un obstacle qui la coupait dans toute sa largeur.

L'officier ne reconnut pas tout d'abord la nature de ce barrage, mais, à force de regarder, il crut bien voir qu'il était formé par un abatis d'arbres.

Bientôt, le bruit cadencé d'un pas lourd et régulier vint frapper son oreille.

Il n'y avait plus le moindre doute.

Un malencontreux hasard avait conduit les voyageurs à quelques mètres d'une barricade prussienne, et le bruit perçu par Roger était produit par les talons de bottes de la sentinelle qui se promenait devant ce retranchement.

De Pierre Bourdier, le lieutenant ne voyait plus aucune trace.

On eût dit qu'il s'était évanoui comme un fantôme.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LA MISÈRE À PARIS

Un rédacteur du *Figaro*, IGNORUS, raconte comme suit une visite qu'il a faite à un hospice de nuit pour les femmes :

Le directeur me dit : " Il fait beau... nous n'aurons pas grand monde, ce soir ! " Un directeur de théâtre ne parlerait pas autrement. En effet, la femme couche dehors tant qu'elle le peut, et nous allons voir tout à l'heure les moyens qu'elle emploie. Je feuillette toujours le registre. " Ah ! me fait tout bas le directeur, en voici une ! " Je regarde—rien ! J'écoute—rien ! Elles entrent sans faire de bruit, ces pauvres—comme des voleuses !

Une figure de femme apparaît au guichet. Costume de cuisinière de bonne maison. Face pâle et maigre—dont le teint rappelle un gant blanc qui a été lavé. " C'est vous, dit le directeur ?—

Oui, monsieur, on m'a renvoyée de la maison où vous m'aviez mise, parce que je ne suis pas assez forte pour faire le service. On ne m'a gardée que douze heures ! J'ai reçu dix francs. J'ai dépensé cinq francs pour une chemise. Pouvez-vous me recevoir, quoique j'aie encore cinq francs ? " La femme du directeur apparaît ; petite, très-intelligente et infiniment active : " C'est, il est vrai, contre le règlement ; mais nous aurons bien de la place, ce soir ; entrez tout de même ! " Je dis à cette femme : " Mais que ferez-vous quand

vous aurez dépensé ces cinq francs ? " Elle me répond avec cet air presque insouciant que donne la lutte trop prolongée et toujours malheureuse contre le Destin : " J'espère que je mourrai bientôt.—Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'hospice ?—Parce qu'on m'a refusée, ce matin, en disant que je n'étais pas assez malade ! "

—Donc—trop malade pour vivre... pas assez pour mourir !

* *

Voici une autre femme. La figure s'approche peu à peu du guichet et semble grossir, comme à travers une lentille de verre qu'on approche de l'œil ! Vingt ans. Des yeux d'un bleu d'acier. Un front bas et de lourds cheveux roux—superbes. Costume de demoiselle de magasin. " Pourquoi vous trouvez-vous sans asile ?—J'ai été renvoyée de chez la famille qui me logeait, je suis couturière et je viens du Cher.—Mais pourquoi cette famille... " Elle rougit et abaisse les paupières. Nous comprenons, son état n'est déjà que trop apparent aux témoins de cette scène.

* *

Le silence se fait à nouveau. Mais voici le directeur qui trempe sa plume dans l'encrier. Ce geste m'indique la venue d'une autre femme. Il a, décidément, l'ouïe plus fine que moi. Blonde ! maigre ! Elles sont toutes maigres ! Elle a un chapeau de velours noir, à plume également noire. Elle est vêtue d'une polonaise marron. C'est une institutrice. Elle a vingt-deux ans. A l'heure où je parle, la jeune fille est déjà placée par le comité de l'Œuvre. Elle est trop intelligente pour ne pas me pardonner une indiscretion qui peut profiter à d'autres femmes. Cela lui portera bonheur. De temps en temps, la jeune fille s'approche, en nous parlant, les plis de son corsage, se croisant sur le haut de la poitrine. On aperçoit la peau, blanche et pâle, comme la coque d'un œuf frais ! Cette pudeur exagérée me semblait bien étrange—elle n'était qu'atrocément poignante ! La jeune institutrice, si coquettement vêtue, voulait cacher qu'elle n'avait pas de chemise ! Elle avait vendu sa dernière chemise, 1 fr. 50 !

* *

Une figure de tout petit enfant apparaît au guichet. Avez-vous remarqué que beaucoup de ces petits êtres sont de magnifiques bouffis à la Murillo ? Quelqu'un ange invisible donne sans doute du lait à ces pauvres enfants des mères—*crève de faim*, comme me disait tout à l'heure l'une d'elles. Sa mère est une grosse paysanne. Elle est venue à pied de Versailles, avec son mari. Le mari est à l'hospice de l'hospitalité des hommes. Elle ne sait que faire de son enfant. On n'en veut pas aux Halles, où elle voulait s'engager ! " Avez-vous diné ? " Elle hésite et fait la réponse la plus admirablement menteuse que j'aie jamais entendue : " Oui, monsieur ; mais ma petite, elle, n'a pas mangé ! " Nous ne pouvons nous empêcher de sourire. " C'est bon ! fait le directeur, vous allez dîner, toutes deux ! "

Pendant ce temps, la petite tendait vers nous son museau. Ainsi font les petits chiens qu'ont sur les bras certains marchands ambulants de nos boulevards—quand un client s'approche d'eux ! La petite a trois ans. M. de Villemessant lui eût donné, séance tenante, une vraie dot, en grand seigneur de la charité qu'il était. Et aux protestations de la mère reconnaissante, je le vois dire : " Oh ! la grosse mère, n'allez-vous pas bientôt me laisser tranquille ? "

* *

Moi, je présente simplement à la petite une pièce de cinq francs. Elle la regarde avec un œil vif. On voit qu'elle connaît cela ! Mais elle ne veut pas la prendre—elle s'imagine que ce n'est pas sérieux. Elle me rappelle—comparaison insensée qui me saisit malgré moi—cet ours du Jardin des Plantes qui, voyant tomber un petit enfant dans sa fosse, ne crut pas qu'un pareil festin fût possible—se défia et ne voulut point du repas ! Il fallut

mettre la pièce de cinq francs entre les doigts de la petite !

Le défilé continue. Voici une mère avec son fils. Elle a été chassée par son mari. Le petit est fils légitime. *Rara avis !* Oiseau rare, ici ! Cette autre est une vieille qui rappelle les vieilles ivrognes des rues de Londres. L'ivrognerie—l'unique vice qui ne rapporte rien à qui l'a dans nos Babylones modernes ! Je me souviens d'avoir vu là-bas ces femmes qui tombaient par terre après avoir vidé un grand verre d'eau-de-vie de grain. On eût dit qu'elles s'étaient tiré un coup de pistolet dans la bouche !

Cet autre est une dame—une vraie dame à l'air respectable. Elle salue. Je me lève pour répondre à ce salut. On la questionne. Elle fait signe qu'elle n'entend pas et qu'il faut lui écrire. Alors une conversation s'engage à travers le guichet entre elle et notre plume.

Elle a soixante ans. Elle possède encore l'an dernier un capital de trente mille francs. Il faut voir par quelle série de noires elle l'a perdu ! Alors elle a voulu travailler pour vivre. Elle se croyait habile brodeuse. Elle ne peut gagner que douze sous par jour. " C'était assez, dit-elle, pour me nourrir et m'habiller—mais il fallait payer mon petit cabinet de vingt francs par mois ! " Elle n'a pas pu ! on l'a mise sur le pavé ! Elle parle avec une voix basse, mais douce, un langage élégant.

Ses cheveux blancs font peine à voir. Et sourde ! On dit qu'il n'y a pas ici-bas un abîme sans quelque fleur ! Pourtant, en voici bien un ! allez la voir au 253 et vous verrez qu'elle n'a pas les yeux d'une marionnette inventée ici par moi. Elle vit—et c'est même là son malheur ! Elle aimerait mieux être marionnette !

* *

L'heure s'avance. On va fermer. Ah ! voici la fille rousse du peuple parisien que j'ai vue si souvent. Seize ans. Elle porte un tout petit enfant. C'est son frère ? non—c'est son fils ! Je remets le portrait à mon autre étude. Cette silhouette, au point de vue social, si fantastiquement énorme, prendrait ici trop de place ! Voici la dernière des voyageuses ! Elle est entrée tout effarouchée—comme une hirondelle qui tombe de la cheminée dans une chambre !

Enfin, elle se tient coi. Vingt et un ans. Grande, mince, jolie, mais fumée par la maladie. Elle sort de l'hospice du Vésinet. On voit aussitôt que c'est une honnête fille. J'ai rarement vu une bouche plus enfantine sur un visage de femme. Elle est sortie avant-hier. Elle a couché dehors. En pareil cas, elles couchent—me raconte l'une d'elles—dans les corridors de maisons où la porte est restée ouverte. Il faut parfois marcher pendant trois heures pour trouver ces portes-là ! Elles savent que passé minuit toute femme, assise seule sur un banc, est arrêtée par la police !

Cette jeune fille est une femme de chambre. Elle a eu une discussion avec la cuisinière. Elle est tombée malade. La voilà ici. Elle est d'une timidité excessive. Je regarde ses papiers. Le nom de son maître m'est connu. Je lui ai écrit. Il m'a répondu : " C'est une très-honnête fille qui ne vous a menti en rien ! "

* *

Mais, en ce moment, je ne sais pas encore tout cela. Je la regarde avec curiosité. Je me souviens que la directrice m'a rapporté ce mot qui se trouve fréquemment sur la bouche de ces femmes abandonnées dans la rue : " J'ai peur de passer sur les ponts ! " La Seine aux moires d'argent est, paraît-il, un miroir tentant pour ces jeunes femmes. Malheur à qui s'y regarde ! Si tombées qu'elles soient parfois, elles ont toujours une croyance en Dieu, cachée au fond du cœur—comme une petite médaille sous leur chemise.

Et puis, elles ont toutes un grand effroi de la prostitution, à laquelle elles s'habituent pourtant si vite ! Je n'explique pas—j'expose. Elles regardent avec terreur, dans les carrefours, les ombres solitaires, reflétées sur les murs et ambulantes—que la lumière du gaz, fouettée par le vent, courbe, fait s'allonger et grimacer !

Celle-ci est des plus honnêtes. Les yeux sont doux et bien fatigués—mais, tels qu'ils sont, jeunes et vivants. Mme Musard, morte l'autre jour, eut, l'an dernier, donné pour avoir ces yeux ses quinze cent mille francs de diamants !

La robe de la jeune fille est comme collée sur son corps. On dirait qu'elle a été mouillée—qu'elle a séché ainsi !...

Je lui dis : " On s'occupe de vous, je vous promets une bonne place (en effet, une de nos lectrices veut-elle pour femme de chambre de cette levrette perdue ?). Dormez, cette nuit, bien tranquille. " La directrice me dit plus tard : " La pauvre petite est maintenant heureuse... comme une reine !... " Comme une reine !... J'ai parlé d'une reine—l'autre mercredi !

RENAN RAPPELANT SES IMPRESSIONS DE COLLEGE

Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toute parole d'eux me semblait un oracle. J'avais un tel respect pour mes maîtres, que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent, avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillants et sagaces ; je n'en ai pas connu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue ; je sais ce que c'est que la foi, et, bien que plus tard j'ai reconnu qu'une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi à cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité. Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, sa lyre ne savait toujours dire qu'Eurydice, Eurydice.

La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me faisaient une impression profonde qui a suffi à me rendre chaste durant toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau, que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior*. Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir ? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces mots mystérieux : *Tetigisse, periisse*, dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois, le texte était ce passage de Jérémie : *Mors ascendit per fenestras*, qui m'intriguait encore beaucoup plus. Cette mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillon que l'on souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être ? Le prédicateur disait ces mots le front plissé, le regard au ciel.

Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans effort, qu'après avoir traversé Gesenius et toute l'exégèse allemande. Il me fallut dix années de méditation et de travail acharnés pour voir que mes maîtres n'étaient pas infallibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été, en entrant dans cette nouvelle voie, de contrister ces maîtres vénérés...

E. RENAN.

15 mars 1876.



QUI VA LÀ ?

CONSEILS AUX MÈRES

N'habituez pas vos enfants à porter de la flanelle sur la peau. Ne les condamnez pas à se cuirasser de laine, à moins d'une nécessité absolue et bien évidente, constatée par votre médecin.

La souplesse, la douceur et la légèreté de la flanelle se prêtent fort bien à la confection de vêtements extérieurs, tels que les rêve l'hygiène, c'est-à-dire amples, couvrant les membres sans les comprimer, laissant leurs mouvements libres, les protégeant suffisamment contre l'effet des variations atmosphériques.

Qu'on taille donc dans le tissu laineux venu de Reims des robes, des jupons, des mantelets, des vestes, des blouses; qu'on en fasse, si l'on veut, toutes les pièces d'habillement qui seront portées sur le linge, mais qu'on ne décrète pas systématiquement que la flanelle emmitoufflera, à nu une poitrine saine, un ventre normal ou des jambes solides.

La flanelle, appliquée immédiatement sur la peau, doit rester l'apanage exclusif des malades, des personnes faibles, des gens valétudinaires; quiconque est bien portant fait bien de s'en passer.

Le gilet de flanelle est utile aux individus dont la poitrine est délicate, aux gens qui ont déjà été atteints de bronchite, de pneumonie; il est indispensable aux phthisiques. Il est plus chaud que la chemise de fil ou de coton, à cause de sa conductibilité moins grande que celle des tissus faits de matière végétale. Il absorbe immédiatement les liquides de la transpiration et maintient à la surface du corps une température toujours égale. Il rend donc des services aux enfants délicats ou malades pour lesquels il importe de ne rien négliger de ce qui peut empêcher les refroidissements dangereux, mais il est absolument inutile à quiconque jouit de l'intégrité de ses fonctions vitales.

Après le choléra de 1832, qui mit tant à la mode la ceinture et le gilet de flanelle, le grand médecin, Rostan, protesta contre les éloges outrés qui avaient salué l'apparition des ventrières et des casaque de Reims. Il est bon de renouveler de temps en temps cette protestation, et de faire remarquer qu'en s'accoutumant sans nécessité à la flanelle, on se prive d'une ressource précieuse pour l'avenir.

Si vous bardez vos enfants de flanelle quand ils se portent bien, que leur mettez-vous donc sur la poitrine quand ils seront catarrheux?

Que votre affection ne vous entraîne pas à des précautions intempestives. La quinine est un fébrifuge excellent, vous ne songez pourtant pas à l'administrer à vos enfants quand ils n'ont pas la fièvre; par la même raison, ne leur imposez pas la flanelle quand ils se portent bien, et lisez dans la Médecine du bon sens le chapitre que Plorry a consacré aux accidents causés par le contact direct des vêtements de laine.

Ne peignez pas les enfants trop jeunes; attendez que Bébé ait atteint son sixième ou son septième mois pour vous armer, à son intention, des précieux instruments dentés faits de bois, de corne, d'ivoire, d'écaïlle ou même de caoutchouc durci que l'on nomme des démoléirs et de peignes. Les soins de propreté doivent, pour la tête comme pour les autres régions du corps, commencer avec la vie; mais, au début de l'existence, la nature de ces soins n'est pas ce qu'elle sera plus tard.

Pendant les premiers mois qui suivent la naissance, la tête n'a pas assez de solidité, le cuir chevelu pas assez de consistance pour supporter la pression d'un peigne et le contact de ses dents. Une éponge douce, imbibée d'eau pure ou très-légèrement savonneuse, suffit alors pour débarrasser la tête des matières grasses qui y adhèrent; un peu plus tard, environ vers la fin du troisième mois, aux fonctions faites avec l'éponge au joint des frictions journalières pratiquées au moyen d'une fine brosse de chendent; enfin, on se sert du peigne quand les cheveux ont atteint un degré de croissance suffisant et lorsque le doigt, appliqué sur la tête, ne déprime plus sensiblement les vides osseux appelés "fontanelles".

Si une nourrice négligente ou superstitieuse avait laissé s'accumuler sur la tête de l'enfant une masse de résidus formant croûte, il faudrait les détacher par un lavage à l'eau, très-légèrement vinaigrée, ou, ce qui vaut encore mieux, aguivée d'un peu de carbonate de potasse, dans la proportion de vingt grammes de sels alcalin pour un litre d'eau. Si ces premières tentatives ne donnaient pas un résultat satisfaisant, il faudrait avoir recours à des applications répétées d'huile d'olives, d'huile d'amandes douces, de céral ou de coldcream pharmaceutique.

Quand l'oubli des règles hygiéniques relatives à la tête de l'enfant a été poussé au point de laisser se former sur son chef des croûtes tenaces, résistant aux lotions vinaigrées, aux lavages alcalins et aux onctions grasses, il reste un moyen de propreté qu'il ne faut pas hésiter à employer. Le voici:

Appliquez sur les "craasses" des cataplasmes qui les ramolliront, vous les détacherez ensuite avec la brosse. Évitez seulement dans cette opération de vous servir de cataplasmes trop chauds. Mettez-en deux au lieu d'un, ou quatre au lieu de deux, de façon à ne pas prolonger outre mesure le temps pendant lequel l'enveloppe du cerveau, et partant le cerveau lui-même reste sous l'influence d'une chaleur anormale.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

MARIAGE

Le 1er juillet, à Saint-Jean-Port-Joli, par le Rév. Joseph Lagneux, M. Michel A. Gagnon, capitaine au long cours, à demoiselle Ezelie Caron, fille de Germain C. Caron, écrivain des Trois-Saumons.

DEUIL

Depuis déjà longtemps nous constatons que nos pratiques et le public en général apprécient le soin tout particulier que nous apportons à l'entretien des marchandises de deuil de première classe dans notre assortiment.

Pour répondre à ce témoignage de confiance, nous avons le plaisir d'annoncer que nous venons de conclure des arrangements qui nous assurent l'agence pour le Canada des célèbres manufactures Londrill, Wulf et Cie, de Bradford, Angleterre, et Bechard, Duluy et Cie, de Lyon, France, d'où sortent ces CORDÈS DE PERSE, ces THIBETS, PARAMATAS, BARATHIAS et MERINOS dont le fini, le lustre et la couleur ne finissent qu'avec le dernier morceau. C'est de là aussi que viennent ces superbes CACHEMIRES fins pour robes, et pesants, pour manteaux et collerettes. Nos CRÊPES ne sont inférieurs à aucuns des articles qui précèdent. Le tout à des prix qui défient compétition. — Avis aux marchands.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, MM. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises. NARCISSE BEAUDRY, ÉDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'envoierai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 7 août 1879.

Adresser toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 170: MM. M. Landry, New-York; A. C., Saint-Jean; J. Gauthier, M. Toupin, Montréal; Z. Delaunais, Québec; L. O. P., Sherbrooke.

POTTER vs. MASON. — Les dernières nouvelles de Londres concernant ce match donnent le résultat suivant: Potter, 2; Mason, 1, et 4 parties nulles.

La quatrième partie entre MM. Bird et Heppell, dans le tournoi handicap du "City of London," a été gagnée par ce dernier, qui prend par conséquent le premier prix et M. Bird le second.

Nous lisons dans l'Adlaïde Observer de la Nouvelle-Zélande:

"Le tournoi pour le titre de champion de la colonie qui aura lieu le printemps prochain à Bristolchurch, monopolise l'attention de tous les joueurs d'échecs. Le premier prix sera d'à peu près £. 00, et les deux autres prix en proportion. Il a déjà été collecté £66 par un des messieurs."

CONCOURS LITTÉRAIRE DE PARIS DE 1878.

La Commission d'Examen de ce concours a décidé que la somme de trois cents francs, qu'elle avait à répartir, serait divisée en trois prix d'égaux valeurs: un pour la littérature, un pour les fins de parties et un pour les analyses. Elle a fixé les prix de la manière suivante: Prix littéraire à l'envoi ayant pour devise: Spes incitat opus.

Prix pour les fins de parties.—Devise: Par les rois fauldants périssent les dynasties. Prix pour les analyses.—Devise: Théou en gundaici keitat.

Les plus cachetés de ce concours ont été ouverts et les lauréats sont: Prix littéraire.—M. Alphonse Delannoy, à Londres. Prix pour les fins de parties.—M. Laquière, capitaine d'artillerie à Blidah (Algérie). Prix pour les analyses.—M. J. Matger, à Göttingen (Hanovre).—Stratégie.

ENIGME No. 5.

Dans cette énigme, placez les pièces comme au commencement de la partie, et les Noirs doivent imiter les mêmes mouvements que les Blancs. Les Blancs font échec double par la Dame et le Fou en 11 coups.

Concours international de problèmes du Congrès des Échecs de Paris, 1878.

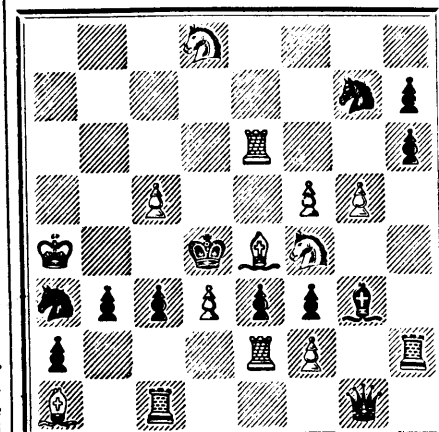
PROBLÈME No. 172.

QUATRIÈME PROBLÈME DE L'ENVOI QUI A OBTENU LE PREMIER PRIX.

DEVISE: Aliquando dormidat bonus Homerus.

Composé par M. ÉMILE PRADIGNAT, Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 5 coups.

Solution du problème No. 170.

Blancs. 1 T 8e F R, 2 D 7e F R, 3 D 1er F ou C pr P, échec et mat. Noirs. 1 P pr T (A), 2 R pr C ou R 7e F (A), 1 R 8e R (B), 2 T pr T (B), 1 R 7e F (C), 2 R 8e D ou 6e C (C), 1 T pr T, 2 ? (C), 3 D 1er F, échec et mat.

TOURNOI INTERNATIONAL.

87ème PARTIE

Jouée par correspondance entre MM. C. R. Blood, de Biddeford, États-Unis, et J. H. Hood, de Balsall, Angleterre.

Partie Lopez.

Blancs. M. HOOD. 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 F 5e C D, 4 F 4e T, 5 Roquent, 6 P 4e D, 7 F 3e C, 8 P pr P, 9 F 3e R, 10 P 3e F, 11 C D 2e D, 12 F 2e F, 13 C 3e C D, 14 C pr C, 15 D 5e T, 16 C 4e D, 17 D 2e R, 18 F 6e T, 19 F pr T, 20 P 4e T D, 21 C 2e F, 22 D pr C, 23 P pr P, 24 T pr T, 25 D 2e R, 26 T 1er R, 27 F 1er D, 28 D 3e D, 29 D 3e R, 30 F 3e F, 31 P 3e C R, 32 D 2e D, 33 D 4e F, 34 D 5e R, échec, 35 T 1er D, 36 D 6e D! Noirs. M. BLOOD. 1 P 4e R, 2 C 3e F D, 3 P 2e T D, 4 C 3e F R, 5 C pr P, 6 P 4e C D, 7 P 4e D, 8 F 3e R, 9 F 2e R, 10 Roquent, 11 C 4e F, 12 C 2e D, 13 C D pr P, 14 C pr C, 15 P 4e F R, 16 P 3e C, 17 F 1er F, 18 F 3e D, 19 D pr F, 20 P 4e F D, 21 C pr C, échec, 22 F 2e C, 23 P pr P, 24 D pr T, 25 D 1er F D, 26 D 3e F, 27 R 2e C, 28 R 3e F, 29 D 2e D, 30 F 3e F, 31 D 2e F R, 32 F 1er F, 33 R 2e C, 34 R 1er C, 35 F 2e C R, 36 Abandonné.

—Hartford Times.

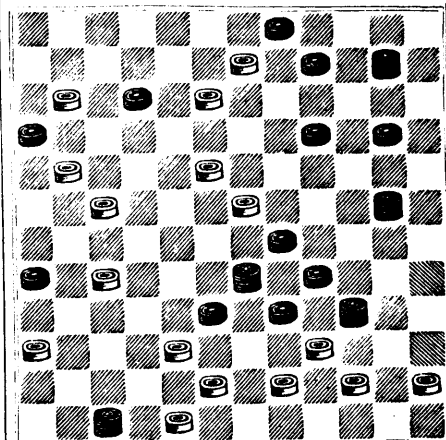
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 176

Composé par M. F. BLACK, Montréal.

NOIRS.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du problème No. 174

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values: 13 20, 7 1, 17 4, 4 7 et gagnent. 31 66, 4 72, 2 13.

Solutions justes du Problème No. 174

Montréal:—N. Chartier, J. Boyte, P. Décaréau, J.-L. Chartier et J. Bergeron. North Brookfield: P. D. Létourneau.

Nous avons déjà en portefeuille deux problèmes de M. Létourneau, que nous publierons prochainement. Le premier problème reçu, d'après sa solution, ne se résoud pas. Il faudrait lui faire des changements.

Nous publions aujourd'hui le problème le plus difficile qui ait encore paru.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 2 août 1879

Table with 3 columns: FLOUR, C., \$. Values: Farine de blé de la campagne, par 100 lbs 0 00 à 0 00, Farine d'avoine 2 00 à 0 00, Farine de blé d'Inde 1 50 à 0 00, Sarrasin 1 25 à 1 50.

GRAINS

Table with 2 columns: Grain, Price. Values: Blé par minot 0 80 à 0 90, Pois 0 40 à 0 50, Orge do 0 40 à 0 50, Avoine par 40 lbs 0 35 à 0 40, Sarrasin par minot 0 40 à 0 50, Mil do 1 50 à 1 60, Lin do 1 00 à 1 05, Blé d'Inde do 0 00 à 0 80.

LÉGUMES

Table with 2 columns: Vegetable, Price. Values: Pommes au baril 2 50 à 3 00, Patates au sac 0 90 à 1 00, Fèves par minot 1 10 à 1 15, Oignons par trease 0 04 à 0 05.

LAITIÈRE

Table with 2 columns: Dairy, Price. Values: Beurre frais à la livre 0 15 à 0 18, Beurre salé do 0 12 à 0 15, Fromage à la livre 0 07 à 0 08.

VOLAILLES

Table with 2 columns: Poultry, Price. Values: Dindes (vieux) au couple 2 00 à 2 25, Dindes (jeunes) do 0 00 à 0 00, Oies au couple 1 25 à 1 50, Canards au couple 0 50 à 0 60, Poules do 0 70 à 0 80, Poulets do 0 35 à 0 40.

GIBIERS

Table with 2 columns: Game, Price. Values: Canards (sauvages) par couple 0 35 à 0 40, do noirs par couple 0 40 à 0 50, Pleuviers par douzaine 0 00 à 0 00, Bécasses au couple 0 00 à 0 00, Pigeons domestiques au couple 0 15 à 0 20, Perdrix au couple 0 00 à 0 00, Tourtes à la douzaine 0 00 à 0 00.

VIANDES

Table with 2 columns: Meat, Price. Values: Bœuf à la livre 0 04 à 0 05, Lard do 0 09 à 0 10, Mouton do 0 08 à 0 10, Agneau do 0 08 à 0 10, Lard frais par 100 livres 6 00 à 6 50, Bœuf par 100 livres 5 00 à 5 50, Lièvres 0 20 à 0 25.

DIVERS

Table with 2 columns: Miscellaneous, Price. Values: Sucre d'érable à la livre 0 08 à 0 10, Sirop d'érable au gallon 0 80 à 0 90, Miel à la livre 0 12 à 0 14, Œufs frais à la douzaine 0 10 à 0 15, Haddock à la livre 0 05 à 0 06, Saïndoux par livre 0 08 à 0 12, Peaux à la livre 0 05 à 0 08.

Marché aux Bestiaux

Table with 2 columns: Livestock, Price. Values: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs \$ 4 50 à \$ 5 25, Bœuf, 2me qualité 3 00 à 3 75, Vaches à lait 15 00 à 25 00, Vaches extra 25 00 à 40 00, Veaux, 1re qualité 5 00 à 6 50, Veaux, 2me qualité 2 75 à 4 75, Veaux, 3me qualité 1 00 à 2 00, Moutons, 1re qualité 6 00 à 8 00, Moutons, 2me qualité 4 00 à 5 00, Agneaux, 1re qualité 3 00 à 4 00, Agneaux, 2me qualité 2 00 à 2 50, Cochons, 1re qualité 5 50 à 6 00, Cochons, 2me qualité 4 00 à 7 00.

Table with 2 columns: Hay, Price. Values: Foin, 1re qualité, par 100 bores \$ 9 00 à 10 00, Foin, 2e qualité 7 00 à 8 00, Paille, 1re qualité 5 00 à 6 00, Paille, 2me qualité 3 00 à 4 00.

LIVRES

POUR LA DISTRIBUTION DE PRIX A LA

Librairie Payette & Bourgeault

(Ancienne maison Chs. Payette)

250, RUE St-PAUL, 250, MONTREAL

Venant d'être reçues: Dix caisses de livres convenables aux distributions de prix dans les maisons d'Education. La maison Payette & Bourgeault prend la liberté d'annoncer aux communautés religieuses, à messieurs les Commissaires d'Écoles et aux professeurs de maisons d'éducation privées, qu'elle vient de recevoir un grand nombre de volumes de toutes grandeurs, de toutes espèces de reliures et de tout prix, qu'elle offre en vente aux conditions les plus avantageuses.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint Paul, Montréal.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

LE PETIT LIVRE DES NOVICES, par l'auteur des Paillettes d'Or, in-18 bro. 40 cts. LE LIVRE DES PROFESSES, par le même, in-18 bro. 15 cts. DE LA DIRECTION SPIRITUELLE à l'usage des communautés religieuses, par le même, in-18 bro. 40 cts. LE PETIT LIVRE DES SUPERIEURES, par le même, in-18 bro. 40 cts. LES PETITES VERTUS ET DEFAUTS DES JEUNES FILLES, par le même, in-18 bro. 20 cts. LES PAILLETES D'OR, les 3 séries br. 30c, rel. 60c. Tous les ouvrages du même auteur se trouvent à la même librairie.

CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame.

SOUPE AUX POIS!

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté L'extrait de viande de Liebig

Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique. Faite en une minute, sans bouillir

Vendue partout en canistres de 25 centims. En gros par WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises. P. RIVARD, gérant.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez: BAXTER & CIA, Banquiers, 17 Wall Street, N.Y.

NOUVEAUTES MUSICALES

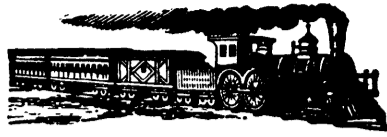
SEIZE MELODIES avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE Comte de Premio-Real.

Prix du recueil, broché \$3.00, relié 3.50. Publié et à vendre par

A. LAVIGNE, Editeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.



Chemin de Fer Intercolonial ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

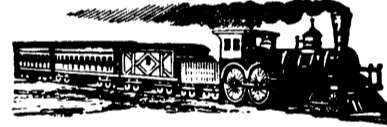
A PARTIR DU 14 JUILLET 1879. LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partent tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit: Partant de la Pointe-Lévis 7.30 A.M. Rivière du-Loup 1.15 P.M. Arrivant à Trois Pistoles (dîner) 2.25. Rimouski 3.44. Campbellton (souper) 8.05. Dalhousie 8.22. Bathurst 10.12. Newcastle 11.40. Moncton 2.00 A.M. St-Jean 6.00. Halifax 10.35.

Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Trois partant de Montréal à 9.00 P.M., et à Campbellton avec le steamer City of St. John, partant tous les mercredis et les samedis matin, pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc. Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le dimanche. Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à Saint-Jean. Des BILLETS D'EXCURSION POUR L'ÉTÉ par chemins de fer ou steamers, pour les magnifiques places d'eau et de pêche sur le bas St. Laurent, Métapédia, Rivigouche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince-Édouard et les Provinces Maritimes, peuvent être obtenus à des conditions favorables.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St. François-Xavier, (ancien Bureau de Poste), Montréal. D. POTTINGER, Surintendant en chef.

LIVRES NOUVEAUX

L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Balaçey, 1 vol. in-12. 50. RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12. 63. LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Andruval, 1 vol. in-12. 50. LA DAME GUERRIÈRE, par le même, 1 vol. in-12. 50. LES FIANCES, par Manzoni, 1 vol. in-12. 50. L'ARROYÈSE, par Raoul de Navery, 1 vol. in-12. 75. LA PÉRUVIENNE, par le même, 1 vol. in-12. 75. L'ACCUSÉ, par le même, 1 vol. in-12. 75. LA FILLE SAUVAGE, par le même, 1 vol. in-12. 75. MGR DUPANLOUP, biographie et souvenirs, brochure 8vo. 25. L'OUVRIER, 1 beau vol. in-4to, illustré. 1.25. En vente à la librairie canadienne de FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.



Chemin de Fer du Gouvernement DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O. LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit: Train Express pour Hull à 9.30 et 5.00 P.M. Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.30. Train Express de Hull à 9.10 et 4.45. Arrivant à Hochelaga à 1.40 P.M. et 9.15. Train pour St-Jérôme à 5.30 P.M. Train de St-Jérôme à 7.00 A.M. Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes. STARNES, LEVE & ALDEY, Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal 19 juillet 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

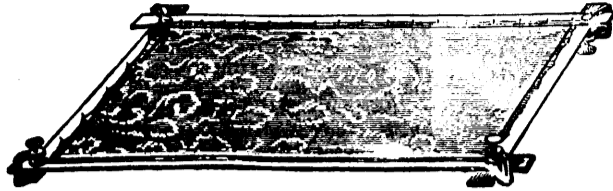
Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux. Ornaments Sacrodotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboues, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc. Bannières, Drapaux, magnifique assortiment de Vases Statues, Rosaïres (en corail, ivoire, perle, ambre, co. o. lais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en parafine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisis avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix. Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes. A. C. SENECALE & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & CIA, Marshall, Mich.

PRODUIT PHARMACEUTIQUE FRANCAIS

Vin dépuratif et reconstituant du docteur Delor, pour le traitement des maladies de la peau.—Pariser le sang tout en lui conservant sa force, sa constitution primitive, tel a été le résultat de vingt années d'expérience faites avec le vin du Dr Delor et constaté par la généralité des médecins. Aussi, obtient-on les plus heureux effets de son emploi dans les affections de la peau en général, les affections scrofuleuses, etc.; il produit la guérison certaine des acnés, humeurs, ulcères, lépre, teigne, éruptions, boutons, etc., etc. Le Dr Delor possède de nombreux certificats de malades qui ont été radicalement guéris après un mois de traitement. En vente chez les agents pour le Canada, FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



Métiers à étendre les rideaux. Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sarbotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 721, rue Craig, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epicier respectables.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Le Grand Remède Anglais guérit promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS

CHANGEMENT D'HEURES

DIVISION EST

Commencant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit:

Table with 3 columns: Departure, Express, Train mixte. Rows include Départ d'Hochelaga, Arrivée à Trois-Rivières, Départ de Trois-Rivières, Arrivée à Québec.

DE RETOUR:

Table with 3 columns: Departure, Express, Train mixte. Rows include Départ de Québec, Arrivée à Trois-Rivières, Départ de Trois-Rivières, Arrivée à Hochelaga.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard. Billets en vente aux bureaux de Starnes, Tave & Allen, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas. Montréal, 17 mai 1879.

PORTRAITS

DE Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centims. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELETYPE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET L'ALGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus belles illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. Ambré-Avellin. Approuvé, recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.